Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Dr. Yahia FARES de Médéa
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Langues Etrangères

Mémoire de fin d'étude en vue de l'obtention du diplôme de Master

Option : Sciences des textes littéraires

Thème:

La maladie : malheur ou bonheur dans *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim BACHI

Sous la direction de :

Mlle. Hadjer LAKHDAR EZZINE
Maître de Conférences à l'Université
Dr. Yahia FARES de Médéa

Présenté par :

Mlle. Fatma SAIDANI

Année universitaire : 2014 – 2015

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Dr. Yahia FARES de Médéa
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Langues Etrangères

Mémoire de fin d'étude en vue de l'obtention du diplôme de Master
Option : Sciences des textes littéraires

Thème:

La maladie : malheur ou bonheur dans *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim BACHI

Sous la direction de :

Mlle. Hadjer LAKHDAR EZZINE
Maître de Conférences à l'Université
Dr. Yahia FARES de Médéa

Présenté par :

Mlle. Fatma SAIDANI

Année universitaire : 2014 – 2015

La maladie : malheur ou bonheur dans *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim BACHI

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à ma directrice de mémoire Mlle. Hadjer LAKHDAR EZZINE, pour l'intérêt qu'elle a porté à ce thème ainsi que pour m'avoir encouragée et inspirée tout au long du travail.

Je voudrais remercier également Mlle. Karima Mammeri, pour avoir pris le temps de relire mon mémoire.

Je tines à remercier tous mes enseignants qui ont contribué à ma formation.

Un grand merci à M. Salim BACHI pour cette belle œuvre.

Dédicaces

A mes chers parents pour leur soutien, patience et compréhension.

A mes frères.

A tous mes amies du Département des Langues Etrangères.

A tous les malades.

Sommaire

INTRODUCTION

Chapitre I : **les symptômes de la maladie dans le roman.**

1- Le titre prédit le malheur.
2- L'incipit annonce la maladie.
3- La clausule redit la maladie.

Chapitre II : **les perspectives narratologiques.**

1- Les voix de la narration
2- Temps de la narration
3- Un narrateur malade

Chapitre III : **le héros et la maladie : conquérant ou vaincu ?**

1- La maladie et ses métaphores.
2- Lecture et écriture comme thérapeutique pour surmonter la maladie.
3- Le héros malade face au malaise social

CONCLUSION

Bibliographie
Annexes
Table des matières

INTRODUCTION

« La maladie est une croix, mais peut-être aussi un garde-fou. L'idéal cependant serait de lui prendre sa force et d'en refuser les faiblesses. Qu'elle soit la retraite qui rend plus fort au moment voulu. Et s'il faut payer en monnaie de souffrances et de renoncement, payons. »

Albert Camus ; Carnets II (janvier 1942 - mars 1951)

Dans la vie de tous les jours, on parle habituellement de la maladie ou le mal-être, qui met en cause les certitudes, les valeurs, les croyances, les espoirs et la vie toute entière d'une personne, où cette dernière se retrouve confrontée à un dilemme, qui le met face à des questions d'existence, de condamnation, et de mort.

La littérature, l'art et la philosophie sont parmi les moyens de traiter la maladie, et toute forme de malaise. Andrée Chedid affirme cette intention de la littérature :

> J'écris pour essayer de dire les choses vivantes qui bouillonnent au fond de chacun […] je veux garder des yeux ouverts sur les souffrances, le malheur, la cruauté de monde ; mais aussi sur la lumière, sur la beauté, sur tout ce qui nous aide à nous dépasser, à mieux vivre, à parier sur l'avenir[1].

Ainsi, le progrès et le développement de la médecine n'a pas peut effacer de l'imaginaire de l'homme contemporain cette menace.

A l'image de ce problème existentiel, nous avons remarqué que le thème de la maladie envahit de plus en plus la littérature et en particulier le roman. Dans *je ne suis pas sortie de ma nuit(1997)* l'auteur Annie ERNAUX, écrit sur sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Dans *une affaire personnelle(2000),* où l'auteur Kenzaburo EO raconte aux lecteurs la difficulté d'avoir un enfant autiste, dans un autre roman *un nuage posé par terre (2006),* l'auteur Guillaume COCHIN décrit la naissance d'un enfant atteint d'un handicap troublant et la souffrance de ses parent avec lui, et plusieurs d'autre romans traitent le même thème.

Dans la littérature maghrébine d'expression française la maladie constitue le point où aboutissent et paraissent les tensions du récit, il est aussi l'évènement éminent et remarquable du paratexte.

[1] Andrée Chedid*, Nouvelle donne, la nouvelle au Liban*, Paris, Avril 1998, p.31.

En lisant le roman maghrébin d'expression française, c'est la présence du thème de la maladie à travers beaucoup de récits fictionnels. La maladie enveloppe le récit de l'incipit à la clausule, par exemple dans *poing mort*, Nina Bouraoui raconte au lecteur les épreuves et la souffrance d'une jeune fille bossue.

C'est dans la même thématique que l'écrivain algérien Salim Bachi publiait en 2013 - année de centenaire de la naissance de l'écrivain Albert Camus - son septième roman *le dernier été d'un jeune homme*, qui se compose de 270 pages, où l'auteur revient à une période bien déterminée de la vie de Camus, qui touche son enfance, sa jeunesse et la maladie de la tuberculose qui le frappe en Algérie.

Le roman aborde aussi une période bien précise de l'Histoire de l'Algérie : celle des évènements qui ont suivi les massacres du 08 mai 1945 (vécus par l'auteur), et la position d'Albert Camus vis-à-vis de la cause algérienne.

Il convient de préciser que notre intérêt pour cet auteur revient à son absence étonnante dans le monde littéraire algérien, malgré le nombre important des publications, leur valeur et leur qualité littéraire, reste peu connu pour le lecteur algérien, la preuve que peu d'étude ont été consacrées à ses textes qui méritent d'être étudiés.

De plus, Salim Bachi fait partie des écrivains qui ont su s'imposer et se distinguer par la spécificité et la diversité des sujets qu'il traite, tous ses textes s'inscrivent dans des thématiques différentes, dont la relation est étroite avec la culture algérienne : comme les événements historiques, sociaux, politiques et même religieux, à savoir *le silence de mahomet (2008). Ces* événements ont marqué son histoire personnelle à un moment donné. Aussi la guerre de la libération nationale, à travers son roman *la kahéna(2003)*, la décennie noire, dans *le chien d'Ulysse(2001)*, et *tuez-les tous(2006)*, tous constituent l'univers de ses œuvres littéraires et de son propre monde fictionnel.

Nous avons voulu questionner précisément son œuvre *le dernier été d'un jeune homme,* qui nous a apparu d'abord, un sol vierge à l'exploration, cette étude apparaîtrait initiatrice.

Grâce aussi, à la nouveauté et l'originalité retracés par le roman, que ce soit sur le plan de la forme et celui du contenu (l'idée de revenir en arrière pour réécrire la vie d'un autre auteur célèbre).

Ainsi, le choix du *dernier été d'un jeune homme* nous a semblé le judicieux des corpus pour l'accomplissement de ce travail.

Toutefois, nous voudrions préciser ce que veut dire le vocable "maladie", selon le dictionnaire Le Robert, la maladie est une : « altération, trouble de l'organisme[2]. » elle n'évoque que l'image de la douleur, de la peine, et du malheur, surtout s'il s'agit d'une maladie mortelle, Elle ne cesse pas de faire pénétrer le malade dans l'endroit sombre de l'existence.

Mais, comment la maladie ne réduit pas l'homme au désespoir? Quel artifice d'écriture nous offre l'auteur pour traiter le thème de la maladie?

Suite à notre lecture minutieuse au roman, les hypothèses qu'on voudrait présenter se sont imposées d'elles mêmes :

Nous pensons qu'Albert Camus a toujours noué une relation intime et étroite avec le thème de la maladie, à travers ses multiples œuvres comme : *la peste, la chute*, *la mort heureuse,* ce qui nous a incité d'aller dans les méandres du roman et d'approcher de plus près le quotidien d'un héros malade.

La maladie représente d'abord un coup de pouce autour duquel le personnage principal trouve un appui psychologique, pour construire sa propre personnalité et réussir ses désirs les plus ambitieux. La maladie symbolise dans ce cas, la métaphore d'un bouleversement social produit par la colonisation et les problèmes post-indépendance, vu la période bien déterminée par l'auteur

[2] Dominique Le FUR, *Le Robert : Dictionnaire de français*, Paris, Le Robert, 2011, p.272.

entre les années 1949 et 1930. Donner en même temps, la diagnostique sociopolitique à travers cette écriture nous semble d'une importance capitale.

Le projet porté sur ce thème "la maladie, malheur et bonheur dans *le dernier été d'un jeune homme* de Salim Bachi" s'explique de diverses manières. D'une part, nous avons remarqué un manque énorme de travaux consacrés au thème de la maladie ce qui fait contraste avec son importance.

D'autre part, dans ce roman on se rend compte qu'un accent original mis sur la conception de la maladie, qui se situe entre malheur et bonheur.

De plus, le thème s'impose parce qu'il domine tout le roman.

L'intérêt donc de notre travail est d'exposer cette originalité qui caractérise le thème de la maladie dans *le dernier été d'un jeune homme*. De montrer le rapport entre l'écriture et le thème de la maladie. Une écriture créatrice par rapport à un personnage principal référentiel célèbre, et la manière dont-il conçoit la maladie sur son corps et sa psychologie.

Pour se faire, notre analyse sera répartie en trois chapitres :

Dans le premier chapitre intitulé "les symptômes de la maladie dans le roman", il sera question d'effectuer un travail de description, d'analyser la présence du thème de la maladie dans les différents éléments du texte comme le titre, l'incipit et la clausule, c'est-à-dire que nous allons tenter de rapprocher le plus possible l'idée de l'observation préalable de ces éléments, ainsi que leurs fonctions selon la conception de Gérard Genette.

Dans le second volet intitulé "les perspectives narratologiques", notre objectif sera de savoir comment s'articule la voix de la maladie dans le texte, surtout avec un narrateur porteur d'un caractère spécifique vu son état. Ainsi, le projet d'écriture établi par l'auteur. Cela nécessite l'application du point de vue de G. Genette.

Une fois le thème de la maladie situé et son étendue narratologique mesuré, nous irons vers le troisième chapitre intitulé "le héros et la maladie : conquérant ou vaincu" : où nous allons aborder la particularité et la nouveauté dans la manière de soigner la maladie du héros par Salim Bachi.

Au terme de cette analyse, nous pourrons peut être savoir l'impact de la maladie sur le personnage principale, et en même temps le projet d'écriture de Salim Bachi dans *le dernier été d'un jeune homme*.

Nous allons signaler à la fin le rôle de la littérature par rapport au thème de la maladie.

CHAPITRE I

Les symptômes de la maladie dans le roman

I-1 le titre prédit le malheur

I-2 l'incipit annonce la maladie

I-3 la clausule redit la maladie

Ce premier chapitre aura pour but, l'étude des manifestations de la maladie dans *le dernier été d'un jeune homme* de Salim Bachi. Nous allons observer en premier lieu, comment ce roman articule le thème de la maladie ? Par le rapprochement des extrémités textuelles qui l'ouvrent et qui l'achèvent.

Nous commençons la recherche de la maladie du héros à travers le titre, car selon Charles Grivel, les thèmes et les principaux mystères de n'importe quel roman se trouvaient dès le titre :

> Si lire un roman est réellement le déchiffrement d'un fictif secret constitué puis résorbé par le récit même, alors le titre, toujours équivoque et mystérieux. Est ce signe par lequel le livre *s'ouvre* : la question romanesque se trouve dès lors posée, l'horizon de lecture désigné, la réponse promise[1].

Puis, nous analysons les manières et les stratégies d'entrée et de sortie du texte, nous s'appuierons sur l'analyse de l'incipit et la clausule, ces deux éléments qui ont un poids considérable sur les romans en général, et plus particulièrement dans *le dernier été d'un jeune homme*.

Nous avons constaté, qu'il sera utile de commencer et d'introduire chaque partie de ce premier chapitre par un résumé des principales notions théoriques. Avant d'entamer l'analyse fonctionnelle des éléments textuels de notre corpus d'étude.

En se référent aux recherches de Vincent Jouve et de Gérard Genette.

[1] Charles Grivel, *production de l'intérêt romanesque*, paris-La Haye, Mouton, 1973, p. 173.

I-1 Le titre prédit le malheur

Le titre est un élément du paratexte, premier contacte qu'entretient le lecteur avec le texte, c'est un élément qui "identifie le roman et qui distingue les œuvres les uns des autres[1]".

L'un des premiers critiques littéraires : Léo Hoek qui a travaillé sur les fonctions du titre, il le définit comme : « L'ensemble de signes linguistiques […] qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé[2]. »

Selon Hoek, le titre à pour but d'identifier une œuvre, il doit décrire d'une manière ou d'une autre le contenu du texte, et séduire en même temps son lecteur.

Ainsi, Le choix d'un titre est primordiale dans une œuvre, il n'est guère le fait d'un hasard, sa formulation prend du temps et suscite une longue méditation de la part de l'auteur, dans le but d'attirer et stimuler la curiosité du lecteur. Il produit un sentiment imprévu chez lui, de décoder et déchiffrer le message caché qui le véhicule : « Il existe autour du texte, des lieux marqués, des balises qui sollicitent immédiatement le lecteur, l'aident à se repérer, et orientent presque malgré lui, son activité de décodage[3]. »

Le titre est étroitement lié à l'œuvre, il instaure une relation entre le texte et le contenu, il guide le lecteur vert le fond du texte.

Pour Gérard genette le titre possède des pouvoirs considérables qui les préfère nommer fonctions[4] : celle de l'identification (sert à informer), la description (cherche à décrire le contenu), et la séduction (sert à provoquer l'admiration). Ces principales fonctions que nous avons tentées les résumés ci-dessous :

[1] Vincent Jouve, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2007, p.12.
[2] Léo Hoek., *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Paris, Moutons, 1981, p.17.
[3] Mitterant Herni, *les titres des romans de Guy des Cars*, in Duchet, sociocritique, Paris, Nathan, 1979, p.86.
[4] Gérard Genette, *seuils*, Paris, seuil, Coll. Points Essais, 2002, p.59.

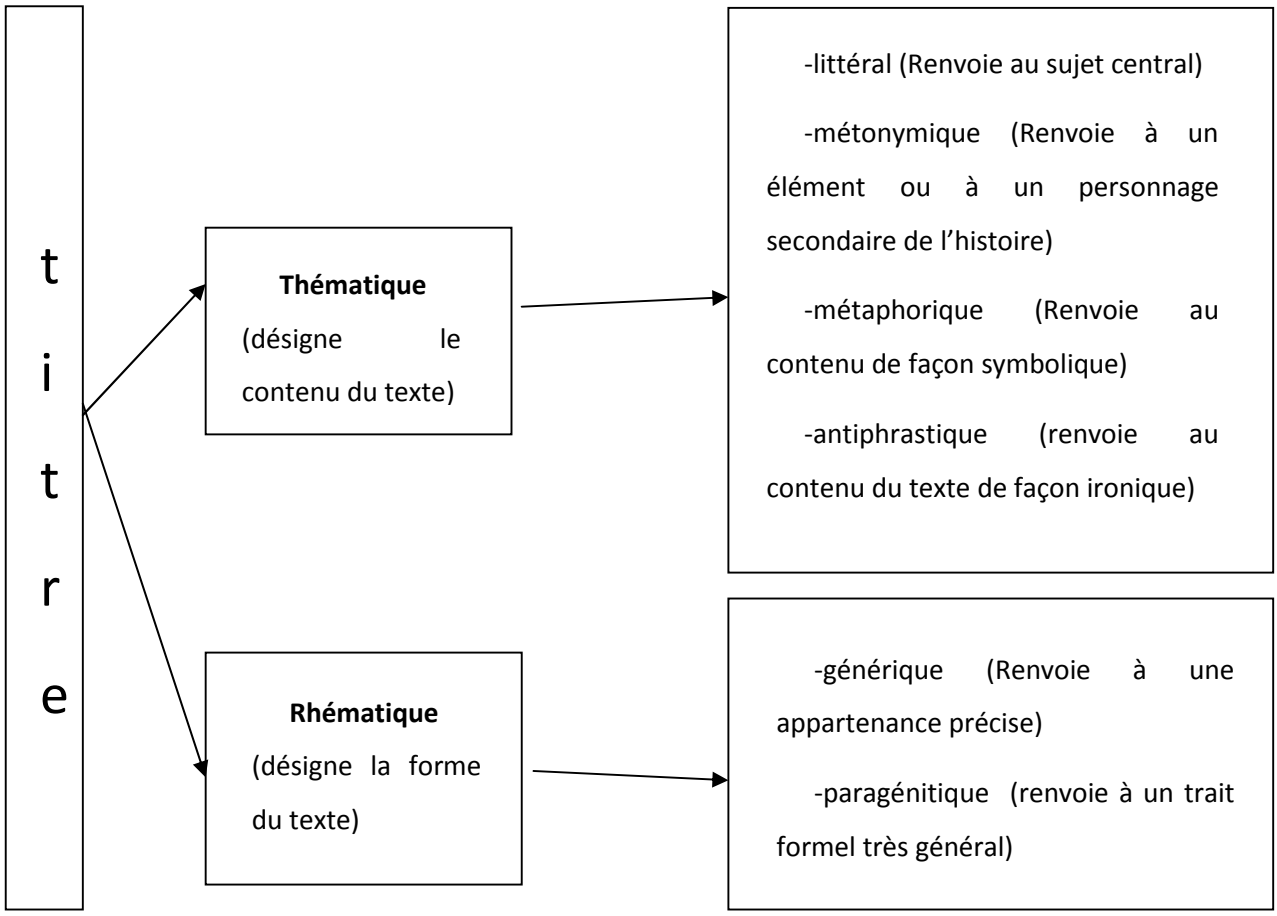
La fonction d'identification :

Elle est omniprésente dans tous les types de titre, Vincent Jouve estime que le titre sert à identifier l'œuvre à le nommer, comme le nom propre désigne un individu. C'est le même cas avec le titre de notre corpus.

La fonction descriptive :

Sert à décrire le contenu et la forme de l'ouvrage. Selon le schéma suivant[1] :

La fonction descriptive du titre selon Genette



La fonction séductive :

Consiste à mettre en valeur l'ouvrage, de séduire le lecteur par l'emploie de différentes stratégies comme la sonorité, et la brièveté…

En conséquence, Nous pouvons dire que le titre synthétise et assume le roman.

[1] *Poétique du roman*, op.cit., p.12.

Pour l'analyse titrologique de notre corpus d'étude, nous avons constaté ce qui suit :

D'abord, *Le dernier été d'un jeune homme* donne à percevoir le contenu du roman, avant même d'entamer la lecture du texte, grâce aux informations qui offre aux lecteurs.

Ce titre assume les trois fonctions proposées par G. Genette, que nous estimions avoir résumé ci-dessus :

Le dernier été d'un jeune homme sert à identifier le roman, comme c'est le cas de tous les types des titres, -il nomme le livre-. Un titre qui attire immédiatement l'attention du lecteur, surtout par sa longueur[1].

Un titre thématique par excellence, puisqu'il désigne le contenu du roman : le lecteur va deviner qu'il s'agit d'un récit de vie où quelques épreuves vont passer sur ce personnage et qui vont le menacer.

Un titre littéral, car il renvoie au sujet principal qui est ce jeune homme. Métaphorique, il reflète une certaine esthétique ; le choix des mots et la formulation de la phrase, illustre l'intelligence de cette sélection, qui donne envie à découvrir les tensions de l'histoire.

Au niveau grammatical, ce titre se compose de sept éléments :

L'article défini au singulier "le", qui détermine généralement une chose ou une personne.

L'adjectif "dernier", peut signifier une fin, une rupture, comme il peut indiquer le classement de quelqu'un ou de quelque chose.

Le nom "été", renvoie à l'une des quatre saisons de l'année, qui suit le printemps et précède l'automne. Un temps bien précis, est plus sain que les autres saisons[1], période de chaleur et de sécheresse.

[1] Selon Vincent Jouve ce caractère du titre joue un rôle très important dans la séduction de son lecteur.

Les articles indéfinis "de", et, "un", déterminent le genre et le nombre.

L'adjectif qualificatif "jeune", présente un caractère spécifique de la jeunesse comme la fraîcheur, spontanéité et vigueur, en opposition avec l'été comme dernier saison de l'année.

Le nom "homme", s'emploie pour indiquer et préciser le genre masculin, digne des qualités morales et physiques[2].

Le dernier été d'un jeune homme est écrit en rouge, pourquoi le choix de cette couleur ? Et comment on peut s'interroger sur le choix de cette couleur ?

Il faut expliquer que les couleurs sont omniprésentes dans notre vie, elles ont une valeur métaphorique qui change d'une culture à l'autre, cela nécessite que le choix de n'importe quel couleur dans l'écriture n'est pas le fait d'un hasard ou un choix innocent.

D'après la consultation des différents dictionnaires, nous avons peut noter beaucoup de sens et de significations accordés à cette couleur :

Le rouge symbolise le cœur, le sang, désigne également la chaleur, l'amour et la passion qui entour peut être ce jeune homme dans cet été. Comme il peut représenter un danger qui menace sa vie : maladie ou mort, ou le caractère d'extrême urgence comme la violence : « C'est une couleur orgueilleuse, pétrie d'ambitions et assoiffée de pouvoir[3]. »

C'est une couleur qui implique d'autre significations comme : « L'insécurité, l'incertitude, le rejet, l'attachement exagéré religieux, le rigorisme, une rigidité dans les croyances[4]. »

[1] Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçus*, Paris, Boucher, 2002, p.33.
[2] "Homme."Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.
[3] Michel Pastoureau, Dominique Simonnet, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Panama, 2005, p.27.
[4] Dominique Bourdin, *Le langage secret des couleurs*, Paris, Caranche, 2006, p.59.

Il y a plusieurs interprétations que nous pouvons accorder à la couleur du titre, le rouge symbolise la couleur commun entre le drapeau algérien et le drapeau de la France, cela veut dire que l'histoire se passe peut être entre l'Algérie et la France, et les protagonistes sont des algériens et des français.

Le titre réuni en même temps le bonheur, la mort et la maladie par le choix de cette couleur.

Le titre insert le texte dans un temps bien déterminé l'été, sur un personnage jeune qui va peut être mourir. Ce qui prépare le lecteur à entrer dans le texte avec l'idée que quelque chose ou quelques évènements vont bouleverser la vie de ce jeune homme. Supposons à titre d'exemple la mort dans la guerre ou une maladie grave qui menace sa vie.

Le dernier été d'un jeune homme est un titre qui assume aussi une fonction séductrice, il laisse libre cours aux interprétations les plus incontournables de l'imagination de son lecteur, à travers l'emploi des termes "dernier" et "jeune homme", le lecteur va être harcelé dans son imagination : qu'est ce qui va se passer dans cet été ? Quel est ce danger qui le guette ?

Ces questions ne restent pas longtemps sans réponse, car au cours de la lecture de ce roman, dès l'incipit la réponse va être divulguée et dévoilée.

I-2 L'incipit annonce la maladie

Comme nous avons déjà vu, le titre de ce roman ne suffit pas tout seul à préciser aux lecteurs ce qui va se passer exactement comme évènements ou épreuves au jeune homme, il reste cependant énigmatique. La position du lecteur reste floue, voire incertaine. Mais c'est l'incipit qui va confirmer ou infirmer les propositions accordés auparavant au titre.

Il faut d'abord rappeler que l'incipit, [inkipit] ou phrase seuil : veut dire commencer. Selon Vincent Jouve l'incipit, a pour objectif d'accrocher le lecteur, de l'inciter à lire le roman. Il prend le long de quelques mots, de quelques phrases ou de quelques pages, Sa longueur varie d'un texte à l'autre. Il renseigne sur le genre romanesque adopté, réaliste, historique, biographie, d'aventure, ou autre.

L'incipit remplit trois principales fonctions que sont : informer, intéresser et nouer le contrat de lecture[1].

Informer : l'incipit doit répondre aux questions que se poserait le lecteur : de quoi s'agit-il ? Quand et où se passe l'histoire ? Ainsi, certaines précisions sur les personnages, le lieu et le temps de l'action.

Intéresser : consiste à attirer l'attention et la curiosité du lecteur par un certain nombre de procédés. Il doit intriguer, le laisser imaginer les prémices d'un conflit. Il doit situer le lecteur dans un décor bien précis.

Nouer le contrat de lecture : le lecteur qui aura un gout sur le récit à lire, décidera de conclure ou pas le contrat proposé, car l'incipit comme le paratexte doit montrer à son lecteur comment lire le roman, donc, il l'informe sur le type de texte auquel il a affaire.

Pour simuler la réalité, l'auteur peut engager dans son texte des noms de lieux réels, ou il donne un prénom assez commun à son personnage, auquel le lecteur peut s'identifier.

En outre, l'auteur de roman réaliste fait appel à différents topoï :

- Le topos de l'inconnu : l'auteur fait mine de cacher son personnage pour faire oublier l'aspect fictif de récit.

[1] *Poétique du roman*, op.cit., p.14.

- Le topos du nouveau : le personnage découvre en même temps que le lecteur les péripéties de l'histoire relatée par le roman.
- Le topos du dévoilement : le lecteur fait connaissance progressivement l'intrigue du roman.

Il existe quatre types d'incipit selon Vincent Jouve :

Statique : il donne diverses précisions sur le contexte historique, social, politique et économique de l'action.

Progressif : il ne répond pas à toutes les interrogations du lecteur, il livre peu d'informations au fur et à mesure.

Dynamique ou en media res : on ne donne pas d'explication préalable sur le contexte, ni sur le personnage, le lieu de l'action. Il donne l'impression que l'histoire a déjà commencé.

Suspensif : il ne donne pas trop d'informations, il déjoue l'attente du lecteur.

La délimitation d'incipit pose aussi un problème ; comment délimiter l'incipit ?

Pour cette question de délimitation, nous rejoignions le point de vue et la définition synthétique d'Andrea Del Lungo :

> un fragment textuel qui commence au seuil d'entrée dans la fiction (...)et qui se termine à la première fracture importante du texte ; un fragment textuel qui, de par sa position de passage, peut entretenir des rapports étroits, en général de type métonymique, avec les textes qui le précèdent et le texte qui le suit, l'incipit étant non seulement un lieu d'orientation, mais aussi une référence constante pour le texte suivant[1].

Selon cette perspective, l'incipit est une section textuelle, qui se place au début du texte, un passage obligatoire qui relie les éléments du texte et, qui s'achève à la première fracture ou changement. Il a donné dans la même œuvre, une liste des principaux critères pour délimiter un incipit :

[1] Andrea Del Lungo, *Pour une poétique de l'incipit*, in : Poétique n^{0} 94, Avril 1999, p. 131.

> La présence d'indications de l'auteur, de type graphique : fin d'un chapitre, d'un paragraphe ; insertion d'un espace blanc délimitant la première unité, etc...; la présence d'effets de clôture dans la narration ("donc...", "après ce préambule, cette introduction" etc...) ; le passage d'un discours à une narration et vice versa ; le passage d'une narration à une description et vice versa ; un changement de voix ou de niveau narratif ; un changement de focalisation ; la fin d'un dialogue ou d'un monologue (ou bien le passage à un dialogue ou à un monologue) ; un changement de la temporalité du récit (ellipses, anachronies, etc...) ou de sa spatialité[1].

Nous essayerons après ce jalon théorique d'analyser l'incipit de notre corpus d'étude *le dernier été d'un jeune homme* :

> La maladie m'a tout donné sans mesure. Je me souviens de premier jour où j'ai commencé à cracher du sang et de l'indifférence de maman. Comment exister face à une telle absence ? L'enfant sensible se retrouvait désarmé devant ce silence animal. Ces épaules rentrées et cette chaise qu'elle ne quittait jamais lui étaient autant d'énigme qu'il ne parviendrait jamais à résoudre. (p.11)

Cet incipit met en œuvre une série de procédés pour accrocher de plus en plus le lecteur :

L'entrée in media res : l'incipit du *dernier été d'un jeune homme* annonce par l'expression "je me souviens", le projet traditionnel d'implication d'un temps passé, par le travail de la mémoire.

Nous pouvons en conséquence, nous prévoir à un récit fondé sur le principe d'un flash-back, après cette évocation du passé, temps de la remémoration.

Cette manière d'ouverture, inscrit clairement le texte dans une esthétique réaliste : une histoire semble avoir commencé avant le récit, le personnage nous est présenté en plein action. La dimension réaliste du texte est réaffirmée par le peu d'informations livrées, par la situation de ce personnage anonyme :

[1]Ibidem.

Le personnage qui ouvre le roman est d'une condition altérée à cause de la maladie et la situation de sa mère.

Cet incipit s'ouvre sur le terme de la maladie, l'auteur cherchera à se servir de sa première phrase pour accrocher le lecteur :

La maladie m'a tout donné sans mesure. (p.11)

Cette première phrase qui intrigue, et qui accroche en même temps le lecteur. Ce dernier va remarquer, qu'il y a une très grande différence entre sa conception de la maladie (un phénomène assez grave, qui menace la vie humaine, qui prend et qui ne donne jamais), et la conception du narrateur, où la maladie donne au narrateur-personnage le tout et sans mesure. Ce qui donne envie de découvrir la suite du texte. S. Bachi la décrire :

> Cette première phrase du roman contient une contradiction tragique mais en même temps belle puisque ce qui peut nous arriver de pire peut être transformé en quelque chose d'autre, surtout pour un artiste. Ceci évidemment tant que la mort n'est pas là car il ne s'agit pas d'être dupe[1].

Ne nous oublions pas que cette phrase cherche d'abord à « intéresser » le lecteur, de le prendre au piège de l'histoire[2].

L'incipit annonce la maladie du héros, mais cette dernière n'a rien de commun avec l'univers humain où la maladie représente un danger, un malheur.

La motivation de cette phrase est spécialement travaillée, c'est comme une représentation d'un signe de l'optimisme du texte.

Le lecteur se trouve face à des problématiques majeures : quelle est cette maladie qui lui donne tout ? Qu'est ce quelle va lui donner ?

---

[1] Hafid ADNANI, *Salim Bachi*, le 6 Décembre 2014 in : http://adnani.over-blog.com/2014/12/salim-bachi-je-voulais-montrer-un-camus-vivant-et-un-camus-vivant-n-a-pas-conscience-de-son-destin.html, consulté le 26/05/2015.

[2] *Poétique du roman, op.cit.*, p.22.

Ces interrogations vont pousser le lecteur d'aller jusqu'au fond de ce roman, de lire l'histoire dans sa globalité pour pouvoir comprendre les enjeux et les réponses à ses questions.

Le lecteur s'engage malgré lui dans la lecture. C'est au cours de cette action que l'univers énigmatique (crée sous le pouvoir de la première phrase), sera ou non explorer puis dévoiler.

Pourtant, la phrase qui vient juste après, montre bien, que d'une manière ou d'une autre, cette maladie va lui poser des problèmes :

> Je me souviens de premier jour où j'ai commencé à cracher du sang et de l'indifférence de maman. (p.11)

Un certain nombre de questions incitent le lecteur à poursuivre la lecture : qu'elle est exactement cette maladie ? Mais aussi l'indifférence de sa mère !

Ne Nous oublions pas que la mère est "le symbole littéraire de la source[1]", la mère est le point de départ de l'existence, elle donne et protège la vie de ses enfants.

Le manque de cette image maternelle augmente, et développe la crise existentielle chez l'homme.

Le lecteur de cette phrase, va expliquer spontanément la maladie de ce personnage par l'indifférence de sa mère. Surtout, que les phrases qui viennent juste après mettent l'accent sur la description minutieuse de sa mère (silencieuse et énigmatique).

De ce fait, plusieurs grands thèmes se tracent, avec la charge séductrice de cet incipit ;

- La maladie : d'après la description faite par le narrateur, sur les douleurs et les symptômes qui accompagnent le malade, le lecteur va s'attendre instantanément à une maladie pénible.

[1] "Mère". Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.

- La solitude : le personnage remémore la période de son enfance, où il se retrouvait isolé, retiré de son milieu, séparé de sa mère et socialement abandonné.
- L'existence : la question d'existence se pose dès les premières lignes, ce qui annonce la position d'extrême urgence du récit.
- Le combat entre soi même, sa maladie et sa mère.

L'atmosphère particulière de cet incipit évocateur de la maladie, Mais le peu d'informations sur les noms des personnages, le temps et le lieu d'action, ainsi le type de la maladie, laisse le lecteur non positionné, ce qui l'incite à aller plus loin dans sa lecture du roman.

I-2-a La relation titre / incipit :

Nous avons remarqué que la relation entre le titre et l'incipit est pertinente dans notre étude, d'ailleurs notre titre est porteur de sens, mais celui-ci est vaste comme nous l'avons mentionné dans la première partie.

Parmi les propositions et les thèmes accordés au titre *le dernier été d'un jeune homme* : nous avons constaté d'après ce qui a été révélé précédemment, que ce titre prédit un malheur, et parmi les propositions que nous avons déjà accordées, était la maladie.

Inévitablement l'incipit vient pour confirmer ce choix. La maladie du héros est annoncée dès la première phrase voire dès le premier mot du roman. C'est l'incipit qui offre aux lecteurs les réponses les plus certaines.

Larroux, Guy réaffirme ce rapport :

> Ainsi, le titre se présente comme un élément textuel en suspens qui crée un horizon d'attente; entre lui et le dénouement peut s'instaurer une tension du type de celle qu'on rencontre dans un système question/réponse[1].

Ce qui montre le rapport étroit entre le titre et l'incipit, du moment où le premier pose la question et le deuxième révèle la réponse.

[1] Guy Larroux, *Le mot de la fin, la clôture romanesque en question*, Paris, Nathan, 1995, p. 40.

De ce fait, on comprend que, la maladie sera le point où tout tourne autour, et vers laquelle vont tisser tous les épisodes. Elle va être, le noyau de l'histoire.

I- 3 la clausule redit la maladie :

Selon Vincent Jouve, « on ne peut pas s'interroger sur l'histoire et ses enjeux sans accorder une attention particulière aux fins du roman[1]. » C'est pour cela nous avons constaté qu'il serait utile d'analyser ce point avant le corps du texte.

Avant l'investigation dans la clausule, nous allons circonscrit le champ conceptuel de la clausule pour mettre en relief les notions utilisées. Puisque ce passage obligatoire, évitera toute sorte d'ambiguïté lors de notre analyse.

Dans un sens étymologique : la clausule découle du latin *clausula* qui est « un diminutif dérivé de claudere, clore, terminer[2] .»

Pour Vincent Jouve : « La fin de l'histoire a une importance considérable sur le plan sémantique : « conclusion » du roman, elle fonctionne comme clé de lecture et éclaire par rétroaction l'ensemble du récit[3]. »

Autrement dit, la clausule influence l'ensemble du texte.

Larroux Guy, a donné une définition plus détaillé de la clausule :

> Selon cette acception, la clausule renvoie, ni plus ni moins, aux démarcateurs dont on a vu qu'ils permettaient de fixer une quantité finale.» «Clausule et énonciation. [...] Je veux parler ici des cas où le dispositif énonciatif se trouve altéré dans la partie finale du récit - de telle sorte que cette modification amène ou même signifie l'achèvement de la narration - et vaut donc comme clausule[4].

Selon cette définition, la clausule signale au lecteur qu'il entre dans la dernière phase de l'histoire, par un certain nombre d'indices qui annonce la fin.

[1] *Poétique du roman, op.cit.*, p.68.
[2] Herni Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, P.U.F, 1989, p.199.
[3] *Poétique du roman*, op.cit., p.68.
[4] *Le mot de la fin, la clôture romanesque en question*, op.cit., p. 28.

Ces démarcateurs peuvent concerner le plan de l'énonciation (lorsque la narration annone la fin du récit).

Ces signaux ou « clausulaires[1] », que nous pouvons proposer sont :

- La clausule peut être marquée par un blanc typographique qui figure comme une nette séparation dans l'espace textuel.
- Un changement dans la façon de raconter, c'est-à-dire la modification du dispositif énonciatif : Le temps utilisé dans la narration se remplace par un autre temps, la voix narrative (une narration à la troisième personne peut se substituer à une narration à la première personne), et le changement du niveau narratif.
- Les changements du genre de discours peuvent être également considérés comme l'un des démarcateurs
- Un changement dans la vitesse de la narration : une rupture de rythme accélération ou ralentissement.
- Sur le plan thématique : la force de la clausule étant liée aussi à la finalité sémantique à laquelle aboutit le texte.

La clausule remplit un certain nombre de fonctions selon Vincent Jouve:

- La clausule en tant que bilan, elle résume et récapitule le sens et la forme
- Elle rappelle les principaux événements de l'intrigue.
- Elle apporte des réponses aux principales questions posées par le récit.
- La fonction la plus essentielle de la clausule selon Vincent Jouve est, d'orienter l'interprétation du lecteur envers le récit.

Nous avons constaté aussi que les clausules ne sont pas toutes fermées, car il existe un certain nombre du romans où la fin n'est pas vraiment accompli et l'histoire reste en cours, il s'agit de fins ouvertes.

La clausule est donc, la conclusion d'une histoire, elle représente un mode de terminaison sémantique et structurelle d'un texte, elle désigne l'arrêt du texte par l'emploie de certains procédés.

[1] *Poétique du roman,* op.cit., p.69.

La question qui se pose maintenant après ce concept théorique, comment la clausule de notre corpus manifeste le thème de la maladie ?

Notre corpus d'étude, signale sa clausule par un nombre de démarcateurs stylistiques et thématiques, ces dernières qui opèrent une rupture avec l'histoire narrée.

La clausule du *dernier été d'un jeune homme* est marquée d'abord, par le blanc typographique, une séparation claire et nette dans l'espace textuel.

> Les hommes et les femmes m'ennuyaient : tout me semblait comédie ou instincts. A mon grand regret, j'excellais dans les deux, sans me forcer. (p.267)

Un énoncé qui signale l'aspect terminatif du texte, certes il n'est pas le dernier mot du texte, mais il prépare la fin du récit.

Cette partie du texte, souligne la perception psychique du personnage après l'évocation des souvenirs remémorés avec émotion et vivacité, cette remémoration était commencée dès l'incipit.

Cette fin sombre, qui exprime la mélancolie, le méprise envers les hommes et les femmes à travers le verbe "ennuyer", son indifférence par rapport à leur présence dans sa vie.

Cet énoncé signale aussi la saturation du personnage. Cette saturation renvoie directement à la maladie annoncée déjà dans l'incipit, surtout avec l'emploie de l'expression "sans me forcer", où nous pouvons comprendre, que cette maladie a détruit et découragé sa force.

Dans la même phrase, le personnage exprime aussi sa vigueur, sa solidité, et sa puissance, du moment qu'il peut manipuler les femmes comme les hommes, avec une telle confiance et intelligence.

Le paragraphe qui vient juste après réaffirme le caractère sombre du ce personnage :

> Sans doute ne serais-je pas ce séducteur impénitent sans cette profonde et obscure angoisse bâtie sur le silence d'une mère et la solitude d'un enfant. (p.267).

Le narrateur prononce la rupture du texte par un discours codifié, une phrase interrogative et exclamative en même temps, que nous pouvons interpréter comme un monologue qui laisse le sens du texte ambigüe et ouvert.

Cette fin garde certes une ambiguïté sémantique, le déchirement, la souffrance de ce personnage obscur, sous l'impact et l'influence de sa mère et la solitude d'un enfant.

Dans cet énoncé, nous remarquons que la pensée de la maladie hante le personnage-narrateur, d'une part il n'a pas évoqué explicitement le terme "maladie" dans ce paragraphe. C'est comme il veut cacher ou désorienter le lecteur vers d'autres chemins loin de ce concept.

D'autre part, le narrateur désire lier cette méditation aux expériences de son enfance, et de son état d'âme.

Pourtant, à l'avant dernière page du roman, le narrateur déclare après l'évocation de tous ses souvenirs d'enfance qu'il peut mourir heureux :

> Je peux mourir heureux. (p.263).

Le lecteur tombe dans une situation paradoxale, lorsqu'il termine la lecture du roman. A ce moment de l'histoire nous sentons que le personnage réussit sa quête ; mais en continuant la lecture c'est tout à fait le contraire. Le narrateur annonce la fin de son récit en déclarant l'échec de sa quête.

Tous les mécanismes sont enchâssés dans la structure interne de ce paragraphe, car la maladie du personnage est dans ce cas, la condition de la clôture sombre du récit, même si le narrateur veut la cacher. Mais, cette maladie fonctionne comme une orientation du lecteur, dès le début du roman jusqu'à la clausule.

La clausule du *dernier été d'un jeune homme* est une tentative de mise en synthèse du sens général du texte. Par l'emploie des procédés essentiellement thématiques.

Nous pouvons dire que dans *le dernier été d'un jeune homme* le procédé clausulaire de concentration sémantique met l'accent sur l'idée de la maladie mais d'une manière implicite.

Cet arrêt reste problématique, une rupture brusque avec l'univers fictionnel, et sans explication. Le corps de l'histoire peut expliquer toute ses interrogations posées par la clausule.

La présence de la maladie est fortement signalée que ce soit dans le titre l'incipit et la clausule.

L'analyse de ces éléments textuels, nous a permis de constater que le thème de la maladie du héros est omniprésent dans ce roman. Le roman commence par la maladie et se termine par elle.

Nous pouvons conclure, en disant que tous ces éléments textuels réunis sont des indices qui justifient la pertinence de la maladie dans ce roman ; Même s'ils ne permettent pas de déterminer avec exactitude l'impacte de cette maladie sur le personnage principal, mais elle apparait dans *le dernier été d'un jeune homme* comme un axe autour duquel tournent tout les événements.

Mais avant de nous passer au statut de la maladie du héros, entre malheur et bonheur, nous devons passer par l'analyse de la situation narrative qui règne le roman.

CHAPITRE II

Les perspectives narratologiques

II-1 Les voix de la narration

II-2 Temps de la narration

II-3 Un narrateur malade

Nous essayerons dans ce deuxième chapitre, de relever les procédés narratologiques qui organisent notre corpus d'étude *le dernier été d'un jeune homme*, et d'analyser les stratégies d'écriture adoptés par l'auteur Salim Bachi.

Nous avons constaté qu'il serait utile d'introduire ce deuxième chapitre par un résumé détaillé de l'histoire, du moment que l'analyse du premier chapitre n'a pas peut dévoiler les principaux éléments de cette histoire, comme les principaux épreuves les personnages, (malgré que La photo placée sur la première de couverture, celle d'Albert Camus, est facile de l'identifier pour celui qui connait déjà l'écrivain Albert Camus).

Nous allons utiliser comme approche théorique, la théorie de la narratologie, car cette dernière tente de répondre en premier lieu à trois questions pertinentes et primordiales dans le récit : qui raconte ? Quoi ? Et de quelle manière[1] ?

Cette étude narratologique, sera organisée selon trois grands axes :

Nous commençons par l'étude de la voix qui raconte le roman, où on va vérifier si cette voix, ne cache pas d'autres voix.

Puis, nous allons passer vers l'étude du temps de la narration, qui va nous permettre peut être, de détecter les enjeux de cette variation dans les temps usés.

Le dernier élément de ce chapitre sera consacré au narrateur : notre objectif, sert à mentionner les interventions les plus directes du narrateur dans le roman. Surtout que ce narrateur renferme des caractères particuliers prescrivent par la maladie. Nous allons examiner de ce fait, l'état moral et psychique de ce narrateur malade et son impact sur le déroulement des événements et sur la narration, ainsi le statut qu'il adopte dans le roman.

A la fin de ce chapitre, nous pourrons peut être découvrir les principaux techniques narratives dans le roman de S.Bachi.

[1] *Poétique du roman,* op.cit., p.27.

Résumé de l'histoire

Salim Bachi nous livre à travers son roman, *le dernier été d'un jeune homme*, un portrait romancé sur le personnage Albert Camus, lors d'une traversé sur un bateau vers le Brésil, en été de 1949, où il était déjà l'auteur célèbre de *l'étranger* et *la peste*.

Au cours de cette traversée en pleine mer, Camus est atteint d'une rechute de la tuberculose, ce qui a rendu ce voyage difficile sous les violences de la fièvre qui le frappent. Ce qui l'a poussé à s'enfermer dans sa cabine exigüe, où il travaillait son manuscrit des *Justes*, quand il tombe amoureux d'une jeune fille qui s'appelle Moira.

Albert Camus se remémore sous des formes flashbacks, les épisodes de son enfance (où il était enfant pauvre et orphelin du père). Sa jeunesse à Alger, sa famille, sa maladie, ses amours, et son engagement politique.

Il se souvient de sa mère demi-sourde, analphabète, incapable d'exprimer ses sentiments envers lui, pourtant il l'aimait beaucoup. Il exprime dans le même contexte sa haine envers sa grand-mère tyrannique qui faisait régner la terreur sur son enfance. C'est pourquoi Camus porte toute son affection sur sa mère.

> Je la hais. Je ne lui pardonne pas sa mauvaise foi. Si je me suis trop dépensé, comme elle le dit, c'est de sa faute. (P.34)

Camus se souvient des premières douleurs profondes, du premier jour où il était atteint de la tuberculose, à l'âge de dix sept ans :

> Ça a commencé par un rhume un peu plus fort que d'habitude. J'ai toussé pendant l'été. (p.32)

Et s'obligeait d'interrompre ses études, mais à la demande de sa tante Gaby et son mari Gustave, il alla vivre chez eux au centre d'Alger, pour pouvoir poursuivre ses études, recouvrir sa santé, et fuir ses conditions de vie difficiles.

Sa grand-mère est morte après une longue période de la maladie, mais sa disparition ne suscitait pas la peine de sa famille ni à Camus. Qu'il l'accusait d'être responsable de sa maladie.

La maladie rend Camus triste, mélancolique et désespéré, surtout à ses débuts, car un corps malade est prédisposé à une mort prochaine. Cette confrontation précoce à la mort, a mis fin à ses ambitions : la tuberculose lui interdit le football, le concours à l'agrégation de philosophie. Mais Pour fuir son destin imposé par la maladie, il s'accroche aux femmes les plus belles et les plus charnelles, comme Francine, Maria, Simone.

Camus tient l'écriture aussi comme refuge à ses angoisses, et ses tourments, pour s'évader dans le monde de l'imagination.

Il fait la connaissance du professeur Jean Grenier, qui influença beaucoup son initiation à la vie. Il passa son baccalauréat, puis acheva sa licence de philosophie en 1936.

Il se marie avec son amante Simone, cette relation durera que deux ans, après la découverte de sa trahison avec son médecin, une rupture qui fini par un divorce. Et décida de ne plus donner confiance aux femmes.

Il adhère au parti communiste, entre (1935-1936), participa aux projets dramatiques, adaptant ou jouant des pièces théâtrales, puis journaliste pour *Alger républicain,* ensuite au journal *Paris-soir.*

Il repart se soigner en France, il devient heureux, malgré le sentiment de la mort, car il sent qu'il a réalisé son but, de moment qu'il a terminé ses ouvrages *l'étranger, le mythe de Sisyphe* et *Caligula.* Mais fier de ses exploits humains et littéraires

Il remarie avec Francine, après deux ans il regrette ce mariage, parce qu'il trouve une autre amante Maria, cette relation ne tiendra pas longtemps, car son sentiment paternel étant plus fort, l'obligea à rester avec la mère de ses enfants. C'est pour cela il quitte Maria, mettant ainsi fin à cette idylle. Et l'histoire se termine ainsi.

II-1 Les voix de la narration

Lorsqu'on veut étudier la voix qui raconte la fiction, cela nécessite selon Vincent Jouve, la réponse à la question : qui raconte ? Un second mode de la représentation narrative qui concerne "les points de vue[1]" ou la focalisation, des notions utilisées par les théoriciens G. Genette et V. Jouve, consiste en premier lieu de savoir comment s'articule la voix dans les récits ? Pour répondre à la question « qui perçoit ? ». Selon Genette :

> Par focalisation j'entends donc bien une restriction de "champ", c'est-à-dire en fait une sélection de l'information narrative par rapport à ce que la tradition nommait l'omniscience […][2].

Il s'agit d'une question du point de vue, où celui qui raconte n'est pas forcément celui qui perçoit.

V. Jouve distingue trois types de focalisation : la focalisation *zéro* (le narrateur ne sait plus que les autres personnages, il est le dieu dans le récit), la focalisation *interne* (le narrateur en sait autant que le personnage focalisateur), la focalisation *externe* (le narrateur en sait moins que le personnage)[3].

L'emploie de la première personne *je* dans *le dernier été d'un jeune homme*, n'établit pas forcement l'identité de l'auteur, narrateur et du personnage principal. Un critère qui ni pas assumé par le roman biographique, car on parle ici de la narration que G. Genette appelle "autodiégétique"[4] où il existe identité entre le narrateur et le personnage principal seulement.

[1] *Poétique du roman*, op.cit., p.39.
[2] Gérard Genette, *Nouveau discours du récit***,** Paris, Seuil, 1983, p.49.
[3] *Poétique du roman*, op.cit., p.40.
[4] Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Seuil, coll. poétique, 1972, p. 253.

S. Bachi affirme dans une interview lors de la publication de son roman, que le *je* du *dernier été d'un jeune homme*, est celle de son personnage nommé Albert Camus :

> Ce que je voulais faire, c'est écrire sur Albert Camus, à travers sa voix, c'est-à-dire ; J'essaye dans ce roman de donner la parole à Albert Camus ; en faite c'est Albert Camus qui s'exprime sur sa jeunesse en Algérie dans les années 30 et 40[1].

Dans notre corpus d'étude *le dernier été d'un jeune homme*, il s'agit d'un récit transcrit par un narrateur qui dit "*je*", où nous nous trouvons face à un monologue intérieur, où le *je* dévoile un discours, un entretient du narrateur avec lui-même.

Ce dernier, qui se trouve emprisonné dans sa cabine exigüe, enfermé dans une solitude, un silence qui va se transformer en une nostalgie envers ses souvenirs d'enfance. Une situation qui reflète le malaise psychologique imposé par sa maladie et les douleurs qui l'accompagnent.

> Nouvelle nuit blanche. Je vaque toute la journée, seul et triste. (p.185).

En vérité le narrateur par son monologue intérieur, s'adresse aussi à un destinataire imaginaire engendré par sa solitude. Cela n'empêche pas que le lecteur se sent parfois perturber dans sa lecture, car ce monologue est transgressé par des dialogues et des interventions des autres personnages.

[1] Interview, la Vidéo mise sur ligne *www.youtube.com/watch?v=nKDwoWKl0d4*, le 23 aout 2013, réalisée par librairie Mollat, consultée le 16/06/2014.

Le roman nous livre parfois le sentiment de lire un texte médical, à cause de l'intégration des descriptions et des informations détaillées sur l'état de santé du narrateur-personnage :

> A Alger, je retourne à l'hôpital Mustapha, où l'on me fait les examens d'usage. Les radios et l'hémoculture confirme une rechute de la tuberculose. Nouvelles insufflations. (p.134). (nous soulignions).

Avec l'utilisation de ces terminologies médicales, le lecteur est conduit dans un univers douloureux, ce qui réaffirme d'une part, que le *je*-narrateur maîtrise le domaine médical à force des visites et des consultations médicales répétitives, récurrentes.

D'autre part, le je-narrateur se retrouve dans une situation très étrange, ce qui le pousse vers le dévoilement du soi :

> Malade ou condamné, on ne peut compter sur personne. On est soi-même son âme damnée. (134).

A travers notre lecture du roman nous sommes confronté aussi à un *je* fragmenté. Certes il n'y a pas de changement explicite de la voix narrative dans l'histoire, mais celui qui va lire le roman va sentir qu'il existe une autre voix qui participe à la narration, celle de la maladie.

Ce narrateur véhicule deux facette à travers sa voix ; l'une assume la voix extérieur de narrateur-personnage c'est-à-dire la voix d'Albert Camus, l'autre

renferme la voix de la pathologie, qui symbolise le côté angoissant et inquiétant, du « moi » fatigué souffrant :

> Je vaux bien plus que la maladie, cette terrible compagne qu'on risque de confondre avec Albert Camus. (p.134).

Nous trouvons à la fin de cette partie que, le *je* du narrateur- personnage dévasté par les symptômes douloureuses de sa maladie, effectue l'apparition d'une autre voix qui participe dans la narration de cette histoire, celle de la voix de la maladie. Et que le lecteur va la trouvée dans chaque énoncé de ce texte.

Le récit semble être non organisé, par le nombre important des coupures, par la multiplication des temps, c'est dans le point suivant que nous allons remarquer avec plus de détails la difficulté de raconter en plein crise de douleur.

II-2 Temps de la narration

G. Genette présente quatre types de la narration :

1- La narration ultérieure : concerne la position temporelle des événements, où le narrateur raconte son récit dans un temps passé plus éloigné.

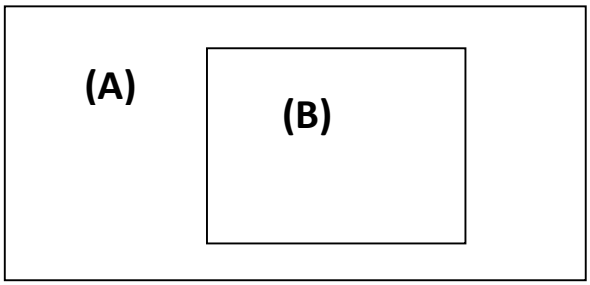
2- La narration antérieure : le narrateur raconte ce qui va se passer dans un futur plus ou moins éloigné.

3- La narration simultanée : l'histoire se raconte au même moment où elle se produit.

4- La narration intercalée : ce type réunit la narration ultérieure et la narration simultanée.

C'est le même cas dans notre roman, c'est-à-dire il s'agit de la narration intercalée, où le narrateur raconte ce qu'il a vécu pendant son enfance et sa jeunesse, en utilisant le plus-que-parfait comme temps de la narration, il utilise le présent de la narration, Pour relater les événements qui se passent au moment même de sa narration,

De ce fait, il semble qu'il y a deux récits enchâssés dans *le dernier été d'un jeune homme* où le premier récit constitue le cadre du deuxième récit. Malgré la prise en charge de la narration par un seul narrateur autodiégetique, qui nous raconte un récit au présent quand il était sur le bateau, et l'autre récit celui de ses souvenirs d'enfance au passé, un va-et-vient entre les deux, que nous tentons les schématiser comme suit :



Le récit (A), est un récit du voyage et un récit cadre, le deuxième (B) : récit d'enfance, contenu dans le premier, est un récit encadré (un récit rétrospectif qui revient en arrière sous forme d'un flash back).

A chaque moment, le narrateur abandonne l'histoire racontée au passé pour revenir au présent et vice-versa.

Le récit se fait dans un va et vient continuel entre le passé (son enfance et sa jeunesse en Algérie), et le présent où le personnage principal Albert Camus est en plein océan, le passage d'un temps à l'autre se fait de façon très souple et flexible.

Chaque changement dans le temps de la narration a une intime relation avec le sentiment de la mort conjecturée par cette maladie, que ce soit le présent où le passé.

> Mais cette pensée me renvoyait à la souffrance des premières années. Et si le masque de la mort –j'y pense dans cette cabine au milieu de la mer –s'était échangé dans la communication d'un fils et d'un père à jamais inconnu ? (p.83).

Ce retour en arrière, sert dans ce cas à esquisser le portrait du narrateur, physique et moral.

Nous constatons que *le dernier été d'un jeune homme* représente un désordre narratif, une incohérence dans l'enchainement des événements, des coupures brusques et inattendues.

G. Genette surnomme ce désordre chronologique par, le concept "analepse mémorielle[1]", ou retour en arrière, lorsqu'il y a insertion d'un événement dans l'histoire :

> Au lieu de mon dormir, je replonge dans mes souvenirs de jeunesse, à Alger. Le temps où j'étais heureux malgré la pauvreté et la maladie. (p.189).

Ce désordre narratif que nous pouvons l'expliquer par le fait que le personnage principal s'efforce pour raconter et remémorer ses souvenirs d'enfance, suite à sa maladie qui le rend fragile. Nous ne pourrons pas négliger, que lors de la remémoration le narrateur souffrant des douleurs profondes et insupportables de la maladie, en attendant la mort.

[1] *Figure III*, op.cit., p. 124.

II-3 Un narrateur malade

Quand un narrateur prend en charge de raconter son histoire durant la maladie, cela implique avant tout une « histoire racontée par quelqu'un[1] », son rôle dans la diégèse[2] est d'une importance capitale, parce qu'il n'existe pas de récit qui se raconte par lui-même. Goldenstein affirme cette idée : « Le narrateur n'est pas représenté dans la fiction. Il domine histoire et personnages. Sa connaissance de l'une et des autres est illimitée et omnisciente. Tel un Dieu[3]. »

Le narrateur, est donc celui qui raconte la fiction, sa présence est obligatoire dans n'importe quel récit, il crée, écrit et décrit la fiction.

Il offre les informations selon sa guise, quelque soit la position qu'il adopte par rapport à sa narration. Il peut trop dire, ou peu dire. Ainsi que « L'ordre du texte est déterminé par l'activité du narrateur, les événements qui font l'objet du récit y sont disposés selon un point de vue[4]. »

Cela dit, que le narrateur est l'organisateur de son récit, il choisit la progression narrative des événements, les modes du discours, la progression temporelle, et le rythme du récit.

Concernant la relation du narrateur à son histoire, nous reprenons la terminologie de G. Genette ainsi que sa vision:

Un narrateur hétérodiégétique, quand il narre l'histoire des autres personnes.

Un narrateur homodiégétique, quand il fait partie de l'histoire narrée, comme il peut raconter sa propre histoire, on parlera de narrateur autodiégétique.

Genette distingue deux niveaux narratifs, selon le statut possible du narrateur : un narrateur hors de la fiction considérée extradiégétique, ou il est dans la fiction considérée intradiégétique.

[1] Jean-Pierre Goldenstein, *lire le roman*, Belgique, Boeck Université, 2005, p.38.
[2] Les termes soulignés, sont des concepts adoptés par Gérard genette dans son œuvre *figure III*.
[3] *Lire le roman*, op.cit., p.58.
[4] Daniel Bergez, et al. , *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Nathan, 01/07/2005, p.209.

Tout narrateur assume un certain nombre de fonctions : les deux premières sont indispensables, les restes sont facultatives.

- La fonction narrative : le narrateur doit avant tout, raconter une histoire.
- La fonction de régie : consiste à organiser le récit par un nombre de procédés.
- La fonction de communication : le narrateur établie un contacte directe avec le narrataire.
- La fonction testimoniale : consiste à exprimer le rapport (moral, affectif, intellectuel) entre le narrateur et l'histoire racontée.
- La fonction idéologique : propose des jugements généreux sur le monde, la société,…
- La fonction explicative : le narrateur livre un nombre d'informations jugées nécessaires à la compréhension de l'histoire.

De ce point de vue, le narrateur de notre roman est, en même temps, le personnage principal nommé "Albert Camus", un narrateur autodiégétique ou un narrateur autobiographique[1]. Il se charge de raconter avant tout sa propre histoire en employant le pronom de 1re personne "*je*".

Nous remarquons que Bachi met en scène un narrateur qui est à la fois le personnage principal du récit, ce qui justifie cette emploie de la première personne du singulier. Tous les événements de l'histoire, nous ont été relatés à travers ce narrateur, ce dernier entre dans les esprits des autres personnages et expose leurs pensées, à travers sa voix, il est omniprésent.

Il tente dès les premières lignes, de décrire ce qui se passe dans son esprit, exprime comment les autres personnages le considère, ce qui nous révèle son

[1] Selon René Rivara : « *Le narrateur autobiographique* qui connait l'histoire pour l'avoir vécue et se désigne nécessairement par le pronom de 1re personne, plus ou moins fréquemment selon l'importance du rôle qu'il a joué. » *La langue du récit Introduction à la narratologie énonciative*, Paris-France, L'Harmattan, 2000, p.26.

statut d'une personne instruite, surtout lorsqu'il évoque son statut dans le monde littéraire :

> Le professeur Brunet n'a pu s'empêcher de me présenter comme l'auteur de *la peste*. (P.14)

Ce qui laisse le lecteur dans une situation confortable, vis-à-vis de son narrateur.

Le narrateur du *dernier été d'un jeune homme*, est intradiégétique. Il participe, oriente la fiction. Il interprète les faits et les événements selon sa vision, en fin il oriente la perception du lecteur.

Ce narrateur assume un certain nombre de fonctions, autres que le simple fait de raconter la fiction, qui lui permet inévitablement d'assurer la régie interne de l'histoire narrée. Il émet aussi des jugements généreux sur sa société, son peuple, les hommes,…

> Sur le plans politique, je voudrais rappeler que le peuple arabe existe…il n'est pas cette foule anonyme et misérable, où l'Occidental ne voit rien à respecter ni à défendre. Il s'agit au contraire d'un peuple de grandes traditions et dont les vertus, pour peu que l'on veuille l'approcher sans préjugés, sont parmi les premières. (p.14).

A travers ce passage, nous remarquons que, le narrateur veut faire part à son lecteur de son point de vue, sur son appartenance idéologique.

Albert Camus le narrateur-personnage, fait part de son état d'inquiétude et de son état d'esprit voire son état physique :

> Je suis le fruit d'une grossesse non désirée. Sentiment accru par mon état d'orphelin et par la maladie qui éloigne des autres tout autant que la pauvreté. (P.18).

Cette volonté d'informer pleinement le lecteur lui donne l'avantage de détecter l'état moral, physique et social du narrateur. Son déchirement, son angoisse, et sa maladie sont des faits qui expriment l'absurdité qui règne l'œuvre de S. Bachi.

Cette histoire qui va raconter, l'expérience personnelle du narrateur-personnage avec la maladie de la tuberculose, pendant son enfance et sa jeunesse.

Nous pouvons déduire aussi, qu'il s'agit d'un type du narrateur bien déterminé : un narrateur subjectif, du moment que la narration va être guidée par des propos personnels.

Nous pouvons constater également que ce narrateur, est distinct, d'abord il semble malade et pose des problèmes totalement existentiels. Il est obsédé entièrement par l'idée de la mort.

> Je tiens à la vie comme un pauvre à son quignon de pain.je ne veut pas quitter ce soleil qui m'a tant donné. (p.35)

Nous pouvons dire que S. Bachi intègre un discours existentiel en premier lieu, sur un personnage référentiel, en accordant la parole au narrateur- personnage tuberculeux, humilié par sa maladie et par son état social.

Le narrateur raconte, décrit son histoire, sa maladie sous les crises de douleurs, où il était en plein mer.

> La fièvre de ce matin est-elle le signe que tout va s'achever ?...je ne peux m'empêcher de caresser une idée atroce en me retournant sur ma couchette,…et ses sentences idiotes qui me reviennent. (p.71)

Le narrateur, donne la priorité à ses pensées et à ses souvenirs qui viennent souvent, régulièrement ; malgré les douleurs de la maladie qui l'accompagne.

Nous pouvons maintenant répondre à la question posée en tête de cette première partie, nous dirons que : lorsqu'un narrateur écrit, raconte sa propre histoire durant

la maladie cela implique un récit qui réunit les images absurdes et aberrantes sur son angoisse, sa solitude et son isolement.

Cette analyse narratologique, nous a permet de découvrir les principaux mécanismes de l'acte narratif effectué par l'auteur S. Bachi dans *le dernier été d'un jeune homme* :

Nous avons constaté en premier lieu, qu'il y a une mise en scène d'un personnage-narrateur (autodiégétique) malade, qui engendre une crise existentielle chez lui.

Utilisant aussi une narration intercalée et une focalisation interne dévoilent un *je* fragmenté, entre le *je* de personnage principal et celui de la maladie, par conséquent il assiste à une production d'un récit réaliste qui pose des problèmes existentiels par excellence.

Le récit de la maladie n'est pas présenté chronologiquement comme nous avons déjà vu, le narrateur fait plusieurs flash-back temporels. Cette astuce narrative suscite un suspens chez le lecteur qui va être obligé de lire intensivement le récit pour qu'il puisse suivre la lutte du héros et s'interroger sur le remède contre cette maladie.

Nous pouvons aussi dire que la maladie, est au centre de l'écriture de ce roman, où elle joue un rôle narratif majeur.

Le personnage principal, subit la fatalité de la maladie. Ce héros sera au centre de notre dernier chapitre, au cours duquel nous allons mentionner avec plus d'exactitude la position, la lutte contre la maladie néfaste, comment l'accepter et échapper en fin au désespoir.

CHAPITRE III

Le héros et la maladie : conquérant ou vaincu ?

III-1 la maladie et ses métaphores

III-2 lecture et écriture comme thérapeutique pour surmonter la maladie

III-3 le héros malade face au malaise social

Ce qui nous intéresse le plus dans ce travail, c'est le lien entre le thème de la maladie et le héros, donc nous allons examiner l'effet de la maladie sur ce personnage.

Nous avons remarqué que les valeurs morales du héros sont omniprésentes dans le récit, et qu'elles sont exprimées par son faire, et par son rôle assumé, ce qui nous a poussés à mettre le faire du héros, et le rôle de la maladie au centre de ce dernier chapitre.

Également, la maladie dans *le dernier été d'un jeune homme* ne constitue pas un simple thème parmi tant d'autres ; mais un actant qui se caractérise par une réflexion profonde qui paraît derrière la solitude et la satire morale que présente le héros malade.

En nous engageons dans cette voix, nous allons tenter de voir si ces figures et symptômes de la maladie sont perçus de la même manière, autrement dit la conception habituelle de la maladie. Car, au milieu de ce roman on se rend compte qu'un accent nouveau et particulier est mis sur cette conception de la maladie du héros, c'est-à-dire nous allons parler précisément, de ce qui se cache derrière cette maladie. Ce qui permet de positionné la maladie par rapport au héros. Est-ce qu'elle va le vaincre ou le contraire ?

III-1 la maladie et ses métaphores

Les métaphores que nous étudierons sont principalement liées à la quête de soi véhiculée par le héros, et de ses ambitions.

Nous avons vu comment la maladie avait créé une crise existentielle chez le narrateur-personnage. A partir de là, nous allons voir comment cette crise existentielle va faire dévier les pensées du héros vers un autre mouvement celui de la prise de conscience, et l'acceptation de soi. Car selon Georges Canguilhem, « il est normal de tomber malade du moment que l'on est vivant[1]. » c'est-à-dire que la maladie ne représente pas un problème chez le malade, du moment qu'il en est conscient ou vivant.

Ainsi dans ce chapitre, nous allons souligner l'influence de l'état du héros, et l'importance que remet la conscience de son état, de cette terrible maladie et qui annonce un destin funeste.

Dans *le dernier été d'un jeune homme*, le héros annonce :

> "La maladie m'a tout donné sans mesure". (p.11).
>
> "Mon humanité, je l'ai découverte sur un lit d'hôpital". (p.18).

Ces métaphores et bien d'autres vont nous accompagner dans notre analyse, où nous pouvons voir comment le destin du héros se change après qu'il s'est atteint de la tuberculose.

Ces métaphores liées à la maladie, prendront une autre valeur par rapport à la gravité de la situation, sans oublier que le récit s'attache à une période bien précise, entre les années 1930-1949, à cette époque la tuberculose était une maladie funeste ou fatale.

A travers ces métaphores, nous trouvons que la maladie remet en cause l'essence du héros, et il lui donne la possibilité de se découvrir comme être humain. La maladie va l'aider à construire un nouveau projet de vie.

[1] Georges Canguilhem, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? » in : *Ecrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2000, p. 88.

Selon Vincent Jouve :

> Le personnage est une synthèse entre unités "statiques" (l'être) et unités "dynamiques" (le faire) : autrement dit tout acteur se construit à travers certaine qualifications et au moins une fonction. Le personnage donc, structurellement, le lieu d'un pouvoir-faire et d'un vouloir-faire[1].

Il précise aussi que la personne doit être consciente de son état et de son destin, c'est exactement le cas du héros dans *le dernier été d'un jeune homme*, où ce dernier arrive à l'acceptation de soi ce qui le rend conscient de sa situation.

III-1-a) l'acceptation de soi

Pour arriver à l'acceptation de soi, la personne doit être non seulement consciente de sa situation, elle doit aussi accepter son être et son état.

D'abord, Albert Camus le personnage principal de ce roman, parle de sa maladie comme s'il était prêt à mourir ou bien, il s'est préparé à confronter son destin:

> Je vais mourir dans quelques semaines ou dans quelque mois. (p.56).

> Je vais mourir, je ne vivrai plus, je ne sentirai rien, je ne verrai plus la lumière du jour, j'aurai de la terre dans la bouche et dans les yeux. (p.195).

Ce qui montre sa prise de conscience envers sa situation. Ce qui le rend presque indifférent, insensible en évoquant la mort par une telle froideur.

Nous remarquerons que le héros est non seulement conscient de sa situation par rapport à la mort, mais il la valorise, cette dernière a redonné sens à sa vie :

> On n'aime jamais mieux que ce qu'on risque de perdre. La perspective de la mort, ressentie très jeune, m'a fait comprendre que la vie était un bien unique et irremplaçable. (p.176).

[1] Vincent Jouve, *l'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, coll. Ecriture, 1992, p.142.

Nous voyons, que la présence de la mort dans la vie du héros, n'a pas mis fin à ses désires. Mais au contraire, elle le pousse perpétuellement à la recherche d'une vie exceptionnelle et infinie.

> J'avais encore une fois changé de monde, comme si la maladie, au lieu de m'anéantir, m'avait redonné une nouvelle impulsion, tel un noyé qui s'enfonce dans l'abîme et, à un moment précis, alors qu'il atteint le fond, d'un petit mouvement de pied se relance vers la surface. (p.61).

Par l'évocation de cette comparaison, où le héros se compare à un noyé qui arrive à sa fin ; mais la maladie au lieu d'entamer son courage et son corps, elle le pousse vers une nouvelle vie pleine de découverte de charme, et de bonheur.

> La maladie, au lieu de m'engloutir, avait été le merveilleux prélude à l'aube qui se levait chaque jour sur ma vie. J'y puisais des forces renouvelée. (p.63).

Cette vision optimiste lui permet d'atténuer l'inquiétude sur sa vie limitée par l'omniprésence de la maladie, cela le pousse à l'acceptation de soi, par le fait de prendre conscience de son destin. Non seulement il accepte son corps et son âme, mais il ressent une satisfaction et un ravissement.

> Malade ou condamné, on ne peut compter sur personne. On est soi-même son âme damnée. (p.134)

Notre héros est conscient de toutes ses faiblesses, ses douleurs, et ses souffrances. Il acquiesce qu'il est condamné à cohabiter et à coexister avec la maladie.

D'ailleurs, à un certain moment de l'histoire, le héros semble dépasser le stade d'angoisse de la mort et de l'inquiétude, vers le bonheur et l'amour de la vie :

> Quant à moi, je ne souhaitais pas conquérir le monde. Je désirais seulement accorder ma vie et ma pensée, vivre comme un homme. Je n'échangerais pour rien au monde ce temps où je me battais à Alger pour survivre à la maladie, aimer sans peur d'un cœur généreux, dans la gloire d'un jour d'été. (p.117).

Le héros reste cependant modeste, il s'attache à être un homme ordinaire à surmonter sa maladie, à aimer sans crainte. Un état d'esprit ou le héros arrive au stade de donner à la mort de nouvelles dimensions. La maladie lui permet de se réconcilier avec lui-même, d'être à l'abri de la réalité et la dureté de son existence.

III-1-b) Les ambitions de héros

À travers les modalités : pouvoir /savoir/devoir/vouloir présentés selon Greimas dans le programme narratif de personnage (PN)[1], et par lesquelles nous pourrons suivre l'évolution progressive de l'état du héros avec la maladie. Ce programme comprend une séquence de quatre étapes :

La manipulation : c'est dans cette phase que sont fixées les valeurs du héros, les normes qui le motivent et qui le poussent à agir. Où il acquière les modalités du vouloir-faire et de devoir-faire.

La compétence : s'acquiert par une série d'épreuve, où le sujet possède le pouvoir-faire et le savoir-faire nécessaire.

La performance : le moment où le pouvoir et le savoir du personnage se réalisent dans des actes concrets.

La sanction : phase de clôture où l'action est interprétée et évaluée.

Nous allons maintenant voir, si ce programme narratif est présent concrètement dans *le dernier été d'un jeune homme.*

Nous avons déjà mentionné le fait que le héros de cette histoire arrive à l'acceptation de son état c'est-à-dire l'acceptation de soi. Il s'est libéré de la maladie et de sa fatalité, la maladie qui lui fait perdre l'équilibre de sa vie dans une certaine période de sa jeunesse. A partir de là, nous pouvons dire que le héros possède déjà le vouloir-faire.

[1] *Poétique du roman*, op.cit., p.84.

Ce concept lui permet de trouver un moyen pour échapper à une existence limitée, dure et ennuyeuse, sa vie cesse d'être une prison qui limite ses capacités.il remet en cause sa réalité et son existence :

> La tuberculose m'avait permis de collectionner les idées comme d'autres les papillons. (p.136).

C'est dans ce sous titre, que nous allons évoquer les éléments qui lui permettent de changer le cours de sa vie, ce qui le motive à agir positivement:

- **L'amour des femmes**

Pour le héros, dont le sentiment de maladie ressentie très jeune frêne sa masculinité, un sentiment inconscient d'infériorité le pousse vers l'épanouissement des sentiments sexuelles, que seule la maladie parvient à équilibrer par la suite sa créativité.

De ce fait, notre héros multiplie ses amours et ses relations avec les femmes, nous citons à titre d'exemple :

Francine : une jeune demoiselle, belle, courageuse, agile, sérieuse : « j'ai rencontré Francine Faure et je n'ai plus pensé à la mort. » (P.191).

Simone : la fille d'un ophtalmologue, belle, souriante, volubile, extravertie, fainéanté, et fragile sous l'emprise de la morphine : « Elle me permettait de découvrir en moi une richesse que je ne soupçonnais pas. Elle m'apprenait à être Albert Camus. » (p.111).

Christiane : elle travail comme sténodactylo, grande, brune, athlétique et intelligente. « …comme sa peau que je caresse chaque nuit, me nourrissant de son feu, regagnant les forces perdues dans la bataille contre la tuberculose. » (p. 161).

Maria : la fille d'un républicain espagnol, charmante, « Maria a occupé mes pensées et mes nuit pendant la libération. » (p.122).

Le héros énumère d'autres demoiselles fréquentées, amantes momentanées, comme : Yvonne, Blanche, Lucette, Patricia, Mamaine.

Nous remarquons que le héros fait la connaissance de plusieurs genres de femmes : les fragiles et les violentes, les intelligentes et les naïves, les innocentes et les rusées. Chaque femme lui fait oublier sa maladie, lui permet de vivre comme tous les jeunes de son âge, chaque femme lui réaffirme sa virilité et sa masculinité, lui permet tout simplement d'être un homme.

Néanmoins, le héros Albert Camus, ressent un manque et une insatisfaction par rapport à sa situation en tant que malade, mais il trouve des explications, des solutions dans l'amour des femmes ou plus précisément dans le plaisir sexuel.

> Je suis jeune. J'ai envie de vivre. Je ne veux ni compter ni économiser mes amours. Les femmes me font envie, d'autant plus que j'étouffe. (p.41).

Le héros réussit en quelque sorte à dépasser les contraintes de sa maladie en se liant de relations amoureuses et sexuelles avec plusieurs femmes. A travers lesquelles il trouve la possibilité de développer ses pouvoirs et ses qualités masculines. Une façon pour lui d'extérioriser sa vigueur et sa puissance masculine.

Sa relation avec les femmes figure comme un dédommagement de la maladie :

> De ce moment précis je pus dater ma passion des femmes. Mes premières expériences, je les fis, comme tous les jeunes d'Alger, avec des prostituées. On a les amours qu'on peut et je ne les regrette pas. Ces fugitives étreintes, cependant, me laissaient un gout d'inachevé. (p. 63).

La passion des femmes lui redonne espoir dans la vie, elle lui permet de se protéger des angoisses, et l'aide à combattre sa maladie.

La maladie qui le rend fragile et incapable de satisfaire ses besoins et ses désires, La maladie qui le démunit au point de lui faire oublier ses capacités et sa richesse. C'est elle-même qui a poussé le héros vers l'univers des femmes, où on devine qu'il s'agit réellement d'une quête du bonheur, et la métaphore d'une errance.

- **L'amour de football**

Lorsqu'on dit tuberculose, on dit maladie pulmonaire respiratoire infectieuse[1], cela veut dire que le moindre effort représente un danger qui menace directement la vie du malade.

Certes notre héros est un tuberculeux, mais aussi c'est un homme sportif, passionné de football.

> Je suis un excellent gardien de but. J'ai une bonne détente, de l'anticipation et j'entretiens le moral de mon équipe par mon charisme. Je sais faire le pitre pour détendre l'atmosphère et remobiliser les troupes, organiser la défense, lorsque cela est nécessaire. Un vrai chef. (p.32).

Quand la maladie s'est déclarée, le héros a senti que son rêve d'être un grand joueur s'est évanoui à jamais, mais sa volonté et son imagination était plus forte que les affres de la maladie et de la mort.

> Avec l'esprit et l'imagination croissaient mes facultés physiques, que je chérissais comme un jeune Grec. J'apprenais à dompter mon corps pour jouir des bienfaits de ce monde. Le football devint ma religion. (P.82).

Malgré que le héros n'ait pu concrétiser son rêve et n'ait pu continuer dans le domaine du football, il était toutefois satisfait des bons moments qu'il avait passé pendant son enfance où il en avait profité pleinement.

Cette activité sportive était non seulement un moyen de divertissement pour le héros, mais elle représente aussi un lieu pour se refugier quand il sent que le contrôle sur sa vie lui échappe à cause de sa maladie. Le sport est une solution pour apaiser ses douleurs, éloigner ses inquiétudes.

[1] "Tuberculose". Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.

- **Un homme politique et un journaliste**

Le héros du *dernier été d'un jeune homme*, est aussi un homme passionné de politique, il s'est engagé dans le parti communiste, parce qu'il croit en la fraternité des hommes, et il trouve cela dans le principe de ce parti.

> Je m'inscris au parti communiste […] pourtant, le communiste peut être une ascèse qui prépare à une vie spirituelle. Plus qu'on la lutte des classes je crois en la fraternité qui mène au véritable communisme. J'ai un si fort désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes. (p.126).

La lutte du héros contre l'injustice et contre le malheur qui règne dans le monde, car il souhaite que les hommes puissent accéder à une vie meilleure ; malgré que lui-même vit des conflits et des souffrances internes. Nous pouvons interpréter ses actions et son engagement dans le parti communiste, par le fait que le héros veuille retrouver un sens à sa vie, dans sa lutte contre la tyrannie qui menace les hommes.

Le héros Albert Camus, embrasse le journalisme aussi, il écrit plusieurs éditoriaux dans *combats*, *Alger républicain*, *Soir républicain*, *Paris-Soir*, où il continue sa lutte contre l'injustice, ses prises de positions contre l'oppression coloniale.

Enfin, il se met à lire et à écrire, c'est ce que nous allons développer dans la partie qui suit.

III-2 lecture et écriture comme thérapeutique pour surmonter la maladie

Le monde de la maladie, ne cesse de conduire les malades vers l'abîme de l'existence, la peur qui les accompagnent est sans cesse renouvelée à chaque crise de douleur, alors le malade doit chercher un refuge, un secours, pour qu'il puisse atténuer son mal.

Tout au long du *dernier été d'un jeune homme*, des peurs et des craintes marquent l'univers du récit, et qui accompagnent le héros dans ce qui est à la fois son aventure et sa mésaventure avec la maladie. Cette dernière qui entame autant sa force, que son physique et son moral. Mais c'est la beauté de la création littéraire (lecture et écriture), qui protège le héros de céder à ses peurs.

> Ma solitude grandissait, je découvrais féconde. Elle me permettait de lire, de réfléchir et d'écrire. Cet univers de papier était le plus beau refuge que je connaissais. Il éloignait la mort, je me plaisais à imaginer que la lecture retardait la venue de la dame en noir des vieux contes, […] un livre dévoré dans la fièvre et l'exaltation me faisait oublier ma condition. J'avais alors la certitude que j'allais guérir. (p.47).

La lecture lui permet d'oublier son état, de tenir la mort à distance, est un moyen de soulagement et de guérison.

La lecture des romans ouvre au héros les portes de la fiction, et de l'imagination. Il sent qu'il peut s'identifier aux personnages romanesques de papier. Car la production littéraire n'est autre qu'une transformation du réel vers le fictionnel.

> Pendant mes longues périodes de repos forcé, j'occupe mon esprit en lisant Epictète, l'esclave dont le maître avait brisé la jambe pour le punir d'une faute insignifiante et qui finit par devenir philosophe pour surmonter cette humiliation. Il m'aide à tenir. Il enseigne la vertu du courage et de la résignation devant l'adversité. (p.45).

La lecture dans le cas de notre héros malade, est non seulement un dérivatif ; mais aussi une source pour apprendre des leçons de vie, pour s'habituer à vivre avec la maladie et à surmonter ses faiblesses en fournissant d'autres efforts et en explorant les points forts de l'existence.

Les modèles et les histoires qui racontent les expériences et les problèmes des autres, qui semblent plus graves par rapport aux problèmes du héros, cela l'aide à dépasser tous les obstacles et les épreuves qui l'empêchent d'explorer ses chances

dans la vie, qui lui enseignent comment avoir du courage, comment être fort face au malheur et à la fatalité.

> Je relis le roman plusieurs fois. J'y décèle quelque chose de neuf. J'essaye à présent de me composer un masque comme Garine. Il me servira à tenir la mort à distance. (p.43).

En conséquence, la lecture conduit le héros vers une stabilité spirituelle, du moment que la maladie et la mort sont des forces sur lesquelles l'homme n'a aucun contrôle :

> Tout ce qui n'est pas de mon pouvoir, la maladie et la mort, donc, ne me concerne pas. La mort est inquiétante dans la mesure où on la tient pour elle. […] de la maladie nous ne sommes ni les maîtres ni les responsables. (p.44).

Le héros comprend que qu'il s'agisse de la maladie ou de la mort, il faut les envisager comme des simple bruits momentanés. Cette pensée lui permet de ne pas se sentir abattre, surtout que ce chemin ne mène à rien.

En raison de la complexité de la maladie et de son ambiguïté, la lecture devient une manière de s'éloigner de son moi malade, de sa vie en péril pour accomplir son identité en se réconciliant avec soi-même.

La lecture lui ouvre aussi les portes vers un autre univers, loin du simple fait de lire, celui de l'écriture :

> L'exemple de Richaud me permit aussi de croire que je pouvais relater, avec de simples moyens, l'existence que j'avais menée à Belcourt, les sentiments qui avait été les miens lorsque je tentais de comprendre maman et n'y parvenais pas. (p.62).

A force de lire les productions littéraires des autres, le héros découvre qu'il possède les moyens et les capacités requises pour commencer l'écriture, de laisser libre cours à son imagination.

> Je voulait profiter de ce qu'il restait de bon jours, étant moi-même malade et peu assuré du lendemain. Je voulais écrire afin de ne pas passer comme la rumeur. J'avais lu les conquérants de Malraux et je désirais laisser une trace. (151).

Le héros malade désire profiter de chaque moment, vivre le bonheur, la joie de l'instant. C'est pour cela qu'il décide d'écrire, pour laisser une trace qui justifier son existence. L'écriture devient donc pour le héros la porte vers l'immortalité. C'est le moment de l'histoire où le pouvoir-faire et le savoir-faire du héros se concrétisent véritablement.

L'écriture est aussi une deuxième forme d'errance, ou de refuge pour le héros. Dans l'écriture le héros *du dernier été d'un jeune homme*, est conduit à noter non seulement les événements qui ont marqués son existence, mais aussi les expériences des autres gens.

> *L'Etranger* est né de cette pulsion obscure que je porte en moi depuis l'enfance. (p.88).

> Je pars quelques jours aux Baléares, sur les traces de mes ancêtres. Je note tout ce que je ressens en écrivant *L'Envers et l'endroit*. (p.125).

> J'ai commencé un roman, la mort heureuse, que je veux aussi proche de moi que peut l'être une fiction. (p.194).

L'écriture permet de transcrire les sentiments que la maladie a provoqués chez le héros, où l'écriture devient une affirmation de l'existence et de soi.

Les œuvres et toute la production littéraire du héros contribuent à la construction de soi, l'écriture devient un lieu d'explosion où les pensées s'entremêlent à la vie. Le *je* et le *moi* s'évadent dans l'univers de l'écriture.

> Ma voix porte, les femmes m'aiment, mes livres sont lus, ce qui les agace prodigieusement, d'où l'orgueil dont ils m'affublent. Je suis un homme heureux. (p.123).

Le chemin de l'écriture permet au héros d'échapper au poids de l'existence et de sa maladie. L'écriture lui donne une fierté qu'il n'avait pas auparavant, surtout lorsqu'il annonce qu'il ne croit pas en Dieu : « je ne crois plus en Dieu » (p.44), où nous comprendrons que tout est permis, il acquiert une liberté absolue : de dire, de faire tout ce qu'il veut. La maladie ne lui offre que la possibilité de vivre le bonheur de l'instant présent.

> Je vais écrire un essai sur mon sentiment de la vie. Il s'agira en vérité de répertorier toute les altitudes de l'homme absurde, qui ne conçoit rien hors de la vie et n'attend rien d'elle non plus. (p.191).

L'espace de l'écriture transforme la mort en vie. Là où le héros trouve la possibilité de tout dire comme le confirme Bataille : « l'écriture peut tout dire[1] ». C'est en écrivant que l'écrivain se retrouve tirailler entre « la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le future, le communicable et l'incommunicable, cessent d'être aperçus contradictoire.[2] »

Le héros qui vit l'expérience douloureuse de la maladie, a certainement besoin d'un autre espace différent de celui de la réalité, dans lequel s'estompe l'image de la mort.

De plus, le théâtre, les spectacles, la création théâtrale, jouent aussi un rôle très important sur le moral du héros, le théâtre devient synonyme de bonheur, le lieu où les cœurs s'exaltent, le travail de groupe lui permet de sortir de sa solitude, de s'épanouir ses capacités sur scène, surtout d'échapper à l'ombre de la maladie.

> Le théâtre est le lieu où je suis heureux. C'est l'endroit où je me sens le moins seul, où le travail d'équipe prend tout son sens, où le spectre de la mort se cache sous les masques. (p.132).

[1] Georges Bataille, *la littérature et le male*, Paris, Gallimard, 1957, p.26.
[2] Ibid., pp. 30, 31.

La création littéraire est une renaissance du héros par les mots. Car, l'écriture constitue la mise en place de l'identification du héros à ses protagonistes de papier, où il pourra revivre à travers eux.

L'écriture renferme le héros dans un espace clos, entre les deux extrémités d'un texte, et au même temps un espace ouvert où il pourra voler avec les ailes de son imagination vers un univers éternel.

Dans les méandres de ces deux espaces : la lecture et l'écriture se construisent deux images complexes, participant à la création d'un monde qui se complète chez le héros.

Devant le désespoir, l'angoisse, la solitude engendrés par la présence de la maladie, les solutions à envisager qui peuvent sauver l'existence du héros, c'est de choisir la fuite dans l'univers de la création littéraire pour surmonter son mal, trouver aussi un remède à sa maladie.

Grace à l'écriture, il découvre le gout de vivre à chaque instant, surtout s'agissant là d'un héros athée, qui ne croit pas en Dieu, pour qui tout prend fin avec la mort.

III-3 Le héros malade face au malaise social

On ne peut pas clôturer l'analyse du texte sans nous replonger dans son contexte social et historique de l'époque, surtout que la situation sociale semble étroitement liée au thème de la maladie : « Les maladies carentielles (rachitisme, tuberculose) résultant de mauvaises conditions d'existence régressèrent aux XIXe et XXe s[1]. », comme la pauvreté, et le manque de conditions convenables à la vie.

Le récit *du dernier été d'un jeune homme* décrit les lieux où évolue le héros, l'image de la société s'exprime à travers des formes multiples :

[1]Cité par Sébastian Brändli, "Maladie", 03 décembre 2009, in : http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16312.php, consulté le 15/05/2015, p.2.

D'abord, la société est représentée comme une blessure dans l'enfance du héros, où il ne ressent que de l'ennui et de la déception.

> Je suis un esclave. J'essaye de m'affranchir. Mais la misère conjuguée à la maladie m'empêche d'échapper à la fatale attraction de mon milieu. Je ressens une profonde injustice. (p.56).

Le héros perçoit l'injustice d'un milieu oppressant, qui fait rugir la révolte en lui.

Le héros qui grandie dans un quartier populaire à Belcourt, où il règne que la pauvreté, et le racisme :

> La pauvreté, je la ressentis pour la première fois au lysée, où je côtoyais des jeunes gens de bonne famille, fils de grands propriétaires terriens ou de militaires de carrière qui n'avaient pas connu de privation. (p.21).

Albert Camus côtoie la misère puis l'injustice de son milieu comme tous les gens d'Alger (français et arabes). Surtout avec une maladie résultant de mauvaises conditions d'existence de l'époque.

De plus, *Le dernier été d'un jeune homme* peint l'Algérie au milieu des années 30 et 40, tel un lieu de la tragédie, synonyme de mort. Alger est perçue comme un corps malade.

Ce contexte historique est marqué par l'invasion des colons français, qui crée un sentiment de menace ininterrompu. Un des événements les plus significatifs, renvoie au 08 mai 1945, date des massacres de Sétif et de Guelma.

> Voila un peu plus de quatre ans que les événements du 08 mai 1945 ont eu lieu et, devant l'apathie politique en France, on laisse la situation pourrir, et l'Algérie aux mains des aigrefins qui prospèrent sur toutes les misères. (p.17).

Le traumatisme de cet événement sur tous les habitants d'Algérie est tel qu'il pousse le héros à accepter les perspectives d'un changement imminent.

La colonisation transforme la société en un univers dangereux, dans ce cas, le faire pour le héros consiste à dénoncer ce système de la terreur, de manifester contre l'injustice. Malgré la solitude, le déchirement, et surtout la maladie.

Contre ces obstacles, le héros dénonce les pratiques honteuses du colonialisme, il lutte contre une société porteuse de la mort, qui accroît son effort face à ce spectacle malheureux.

Après ce crime, le héros consacre ses écrits à lutter contre les conflits et les problèmes sociaux en Algérie.

Pour se faire entendre, il publie des articles dans plusieurs journaux comme *combat,* et *Alger républicain*, où il revient plus précisément à ce qu'il avait déjà dénoncé avant les massacres de Sétif :

> Ce peuple n'est pas inferieur, […] la vérité ce qu'il ne veut plus de nos leçons. Il ne veut plus de nos mitrailleuses, de nos bombardiers, des villages en flammes, des femmes et des enfants assassinés. Il ne veut plus de notre civilisation trempée dans le sang et le fer. (p.15).

Dans ce passage, le héros s'adresse aux français d'Algérie, ainsi qu'au gouvernement, pour leur signaler l'urgence de la situation sociale des Algériens. Le héros Albert Camus affirme que la colonisation était un vrai crime et non un simple accident de l'Histoire.

> Les vrais républicains se doivent de lire et de répandre ce journal qui est le leur, et où nous comptons lutter contre les privilèges exorbitants de certaines familles dont le nombre dépasse malheureusement deux cent ; contre un antisémitisme *made in Germany* ; contre le conservatisme social qui entend maintenir nos amis indigènes sur un plan d'infériorité. (p.205).

A travers les articles de journal, Le héros expose l'hypocrisie de la colonisation française, cette dernière qui a tant évoqué les valeurs et les droits de l'homme. Mais lorsqu'il s'agit de ses intérêts, ces même colonisateurs se montrent sans leur vrai jour et n'hésitent pas à réprimer violemment les indigènes d'Algérie.

Il tient aussi une correspondance régulière avec des intellectuels français et arabes, où il évoque avec enthousiasme les problèmes de l'Algérie.

Le héros propose plusieurs solutions pour résoudre le conflit, comme la réforme sociale et économique, l'assimilation, etc. Il prend sur lui de devenir un militant des droits des indigènes, malgré sa maladie et ses faiblesses.

Nous pouvons dire, que ce dernier chapitre nous a permis de considérer que le héros du *dernier été d'un jeune homme*, assume les quatre phases du programme narratif, le héros a su manipuler ses compétences pour accomplir ses actions et réussir sa quête, ce qui l'empêche de tomber dans le désespoir de la maladie.

L'expérience de la maladie lui a permis d'ouvrir les yeux sur ses capacités, ses désirs et ses valeurs humaines.

La maladie est dans ce cas, la métaphore de la résistance, où le héros apparait comme un enseignant, en disant que malgré la maladie, le mal et la souffrance, la vie continue son cours.

De plus, le je-narrateur participe dans la création d'une communauté, entre le héros malade et les malades du monde, d'où la représentation universelle de l'écriture moderne.

CONCLUSION

« La maladie est un couvent qui a sa règle, son ascèse, ses silences et ses inspirations. »

Albert Camus ; Carnets II (janvier 1942 - mars 1951)

Pour conclure cette étude, le moins que nous puissions dire, c'est que le roman de Salim BACHI est une tentative pour donner au concept de la maladie de nouvelles nuances, loin de celles qu'on lui prête généralement. En contrepartie, ce qui nous a intéressé ce n'est pas la maladie en soi, mais c'est plutôt la manière dont elle affect le faire du personnage, lorsqu'il se trouve confronter à ce dilemme.

En effet, Les questions que nous avons posées et les hypothèses proposées en introduction, ont trouvées des éléments de réponses tout au long des trois chapitres de notre étude.

Nous avons choisi une approche qui se base essentiellement sur les travaux de Gérard Genette et Vincent Jouve, ce qui nous a permis de répartir notre étude sur trois chapitres.

Nous avons vu dans la première partie que le thème de la maladie est omniprésent dans le roman. La maladie qui se manifeste à travers le titre, l'incipit et la clausule, participent d'une part, dans la cohérence de l'intrigue, d'autre part, elle justifie la pertinence du thème de la maladie dans le texte.

L'analyse de la situation narrative du récit a révélé les stratégies adoptées par l'auteur dans l'organisation de l'histoire. Cette analyse nous a permis de comprendre l'intention du désordre narrative qui règne, où nous avons deviné que le narrateur s'efforce de raconter ses souvenirs d'enfance sous les crises de la douleur de la tuberculose, et pour cela il existe plusieurs flash- back temporels, qui interrompt la narration brusquement sans préparer son lecteur.

La mise en scène d'un narrateur-personnage, autodiégétique, référentiel et malade, dévoile un *je* fragmenté, de celui qui raconte Albert Camus, et la voix de son moi malade. Ces astuces narratives produisent un récit réaliste et qui pose des problèmes existentiels, dans lequel la maladie joue un rôle narratif déterminant.

Dans le dernier chapitre nous avons tenté de démontré que la confrontation précoce du héros avec la maladie, et la présence continuelle de la mort, dans une société perçue

comme un corps malade pendant les années de la colonisation. Ces événements n'ont pas déstructuré cette vie et n'ont pas mis fin à ses ambitions ; au contraire, le héros réagit positivement en développant ses capacités et son appétit de vivre mieux que les sains. Il exerce plusieurs métiers, il enchaîne des relations amoureuses et sexuelles avec les femmes, il se marie, il exerce des activités sportives, il adhère au parti communiste, et en fin il se mit à écrire, cette dernière activité était le refuge le plus paisible, qui l'empêche de penser à sa maladie. Le faire pour le héros consiste à lutter contre sa maladie et à dénoncer le système de la terreur.

Nous pouvons dire que si cette maladie n'a pas conduit le héros vers le désespoir, c'est en grand partie grâce à sa ténacité. S'il s'est réconcilié avec sa maladie en donnant peu d'importance à ses douleurs et au malheur qu'elle impose, c'est parce qu'il s'est rendu compte de l'absurdité de la vie dont la seule certitude est la mort, ce qui conduit Camus à l'idée que l'homme doit profiter des joies de l'existence, et c'est ainsi qu'il retrouve sa liberté par son attachement renouvelé à la vie.

La maladie au lieu de plonger le héros dans le désespoir, elle le projette dans les bonheurs de la vie, car la fatalité de la mort l'oblige à jouer sa dernière carte, comme le confirme Sontag Susan :

> La mort « représente aujourd'hui un événement dénué, à un degré redoutable, de signification, et une maladie, identifiée par la plupart des gens à la mort […] le mourant se porte mieux d'ignorer qu'il est en train de mourir et la bonne mort est celle qui survient à l'improviste, mieux encore: quant nous sommes inconscients ou endormis »[1].

Surtout lorsqu'il s'agit d'un athée, qui ne croit ni à Dieu, ni à la vie après la mort.

Certes, le roman raconte des événements réels, mais le *dernier été d'un jeune homme* ne représente pas qu'une image de la réalité, mais aussi une traversée dans les

[1] Susan Sontag, *La maladie comme métaphore, Le sida et ses métaphores*. Trad. de l'anglais (*Illness as Metaphor*, 1977 et *AIDS and its Metaphors*, 1988) par Marie-France de Paloméra et Brice Matthieussent, Paris, Coll « Choix-Essais », 1993, p.17.

profondeurs de la personnalité. Contrairement à celui qui pense que le roman de S. BACHI présente un tableau sombre, un long récit de la souffrance, nous avons essayé de montrer qu'il semble entonner un hymne à la vie.

La lecture que nous avons appliquée sur *le dernier été d'un jeune homme*, nous a permis d'approcher de manière explicite la coexistence du malheur et du bonheur chez l'homme sans passer au désespoir.

En utilisant des procédés propres à la littérature contemporaine, S. BACHI arrive à offrir une vision optimiste de la maladie, à transformer la mort en vie, dans un univers habité par le bonheur et le malheur.

D'autres perspectives de la recherche peuvent, cependant, être envisagées entre autres, la réécriture de l'histoire dans le roman semble d'une importance capitale.

Une lecture comparée avec les romans d'Albert Camus, serait également très intéressantes.

Une autre lecture du texte, qui révèle l'étonnante fusion du fictionnel et du réel.

Nous espérons qu'à l'avenir nous pourrons continuer sur notre lancée, en interprétant les autres œuvres de l'écrivain Salim BACHI.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus d'étude

- BACHI Salim, *Le dernier été d'un jeune homme*, Alger, barzakh, 2013.

Ouvrages théoriques

- BATAILLE Georges, *la littérature et le male*, Paris, Gallimard, 1957.
- BERGEZ Daniel, et al. , *méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Nathan, 01/07/2005.
- GENETTE Gérard, *Figure III*, Paris, Seuil, coll. poétique, 1972.
- GENETTE Gérard, *seuils*, Paris, seuil, Coll. Points Essais, 2002.
- GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *lire le roman*, Belgique, Boeck Université, 2005.
- GRIVEL Charles, *production de l'intérêt romanesque*, paris-La Haye, Mouton, 1973.
- HOEK Léo, *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Paris, Moutons, 1981.
- JOUVE Vincent, *l'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.
- JOUVE Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2007.
- LARROUX Guy, "*Le mot de la fin", la clôture romanesque en question*, Paris, Nathan, 1995.
- RIVARA René, *La langue du récit Introduction à la narratologie énonciative*, Paris-France, L'Harmattan, 2000.
- SONTAG Susan, *La maladie comme métaphore, Le sida et ses métaphores*. Trad. de l'anglais (*Illness as Metaphor*, 1977 et *AIDS and its Metaphors*, 1988) par Marie-France de Paloméra et Brice Matthieussent, Paris, Coll « Choix-Essais », 1993.

Articles

- CANGUILHEM Georges, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? » in : *Ecrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2000.
- DEL LUNGO Andrea, « Pour une poétique de l'incipit », in : *Poétique n^{0} 94*, Avril 1999.
- HERNI Mitterant, « les titres des romans de Guy des Cars », in : *Duchet, sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

Thèses consultées

- CLEMENT Moupoumbou, *la représentation de la mort dans le roman négro-africain d'expression française*, (thèse de Doctorat), Université Nancy2, 2004.

- MARIT Solemdal, *la maladie et identité : Herve Guibert le sida et l'expression de soi*, (mémoire de master), Université de Bergen, 2013.

Dictionnaires

- *Encyclopédie Encarta*, Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.
- FLAUBERT Gustave, *Dictionnaire des idées reçus*, Paris, Boucher, 2002.
- MORIER Herni, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, P.U.F, 1989.
- PASTOUREAU, Michel, SIMONNET, Dominique, *Le petit livre des couleurs*. Paris, Panama, 2005.

Sitographie

- *Interview, la Vidéo mise sur ligne* www.youtube.com/watch?v=nKDwoWKl0d4*, le 23 aout 2013, réalisée par librairie Mollat, consultée le16/06/2014.*
- ADNANI Hafid, *Salim Bachi*, le 6 Décembre 2014 in : http://adnani.over-blog.com/2014/12/salim-bachi-je-voulais-montrer-un-camus-vivant-et-un-camus-vivant-n-a-pas-conscience-de-son-destin.html, consulté le 26/05/2015.
- BRANDLI Sébastian, "Maladie", 03 décembre 2009, in : http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16312.php, consulté le 15/05/2015.
- http://www.larousse.fr/encyclopédie/
- http://www.Alterites.Com/cache/center portrait/id 1260.php.

Annexes

Annexe I

Biographie de l'auteur :

Né en Algérie plus précisément à Annaba en 1971, l'écrivain contemporain Salim BACHI, figure parmi les écrivains les plus talentueux de sa génération.

Il commence l'écriture à l'âge de quinze ans, en commençant par la poésie puis la prose. Suit un parcours scolaire ordinaire jusqu'à la licence. Devient enseignant de la littérature francise à l'université de Annaba.



Photo de Salim BACHI

En 1996, S. Bachi s'installe définitivement en France à cause de l'insécurité et la violence pendant ces années en Algérie, d'ailleurs il avoue à ce propos que :

> A cette époque, en Algérie, c'était la catastrophe, le fanatisme, les attentats… même si ma ville Annaba était relativement épargnée, sur la côte est du pays, je ne voyais pas mon avenir là-bas. La jeunesse est délaissée, elle n'a aucun espoir. Le refuge peut être l'islamisme, assez vite[1].

C'est en France qu'il découvre sa vocation d'écrivain, avec son premier roman le *chien d'Ulysse (2001),* et premier grand succès (le prix Goncourt). Il a publier cinq romans et deux récits : *La kahéna (2003*, prix tropique), *Autoportrait avec Grenade (2004), Tuez-les tous (2006), Le silence de Mahomet (2008), Le grand frère (2010), Amours et aventures de Sindibade le Marin (2010), Moi, Khaled kelkal (2012), Le dernier été d'un jeune homme (2013), Le consul (2015),* ainsi qu'un recueil de nouvelles intitulé *Les douze contes de minuit (2007).* La plus part de ces œuvres s'inscrivent dans le genre de la biographie, maquillés par la fiction, il intègre que les personnages référentiels.

[1] Texte disponible sur : http://www.Alterites.Com/cache/center portrait/id 1260.php.

Annexe II

Extrait d'un entretient de Salim BACHI où il a évoqué son roman *le dernier était d'un jeune homme.*

Vous êtes né à Alger en 1971 et avez vécu à Annaba, l'Algérie est le décor principal d'une grande partie de votre littérature, y compris votre dernier roman.

On retrouve une partie de ma jeunesse et de mon enfance en fait dans « Le dernier été d'un jeune homme », même s'il s'agit de périodes très différentes, puisque pour Camus ce sont les années trente et pour moi les années 70 et 80 en Algérie. Ce que j'ai voulu montrer, c'est l'attachement qu'avait Camus à l'Algérie, sa terre natale, un attachement que nous avons tous sinon nous ne serions pas là aujourd'hui. Je voulais aussi évoquer l'Algérie et en particulier Alger dans les années trente.

Vous avez « inventé » cette ville de » Cirta » que l'on retrouve dés vos premiers écrits mais qui n'est autre que l'ancien nom numide puis romain de Constantine…Vous avez donc mal à cette Algérie que vous avez quittée comme Camus.. Il disait « J'ai mal à l'Algérie comme on a mal aux poumons ».

Je suis parti de l'Algérie en 1995. Camus a utilisé cette formule pendant la guerre d'Algérie. Chez Camus la maladie est un élément très important qui l'a accompagné toute sa vie durant. Le « poumon », c'est la Tuberculose donc la maladie réelle de Camus. Il a très rarement parlé de cette maladie néanmoins car il était assez pudique. Mais s'il le dit à ce moment, je crois que c'est dans « Actuelles », c'est que c'est très important pour lui et que la douleur était réelle.

Comme Camus vous étiez vous également malade pendant votre enfance et même plus tard… Est-ce pour cette raison que vous comprenez mieux l'impact de sa maladie sur son œuvre ? Et est-ce-que comme vous le dire dans la première phrase du livre s'agissant de Camus : « La maladie » vous « a tout donné sans mesure » ?

J'ai payé le prix de cela mais la maladie m'a donné personnellement l'envie de lire et l'envie d'écrire. Ce que je montre dans « Le dernier été d'un jeune homme », c'est que la maladie est une coupure avec le monde et du temps à soi. Il faut bien l'occuper et Camus l'a occupé en lisant et en écrivant. C'est ce qui m'est arrivé également. Cette première phrase du roman contient une contradiction tragique mais en même temps belle puisque ce qui peut nous arriver de pire peut être transformé

en quelque chose d'autre, surtout pour un artiste. Ceci évidemment tant que la mort n'est pas là car il ne s'agit pas d'être dupe.

Camus a été poursuivi par la Tuberculose pendant très longtemps…

Pendant toute sa vie. On n'a découvert les antibiotiques que dans les années 40 et lorsqu'il a reçu ses premiers traitements, il était déjà très atteint. On peut donc dire qu'il n'a jamais été guéri de la Tuberculose. Il faut comprendre que Camus a vécu toute sa jeunesse sous la menace de la maladie et de la mort. C'est pour cela que je dis qu'on ne comprend pas Camus si on ne comprend pas ça.

Les femmes sont très présentes dans vos livres et dans « Le dernier été d'un jeune homme » en particulier...

J'ai introduit beaucoup plus de femmes dans « Amour et aventures de Sindbad le marin » que j'ai publié en 2010 et dans lequel j'ai voulu montrer que l'une des beautés de la vie réside en les femmes. J'étais très content de le faire. Pour ce qui est de Camus, j'ai inventé une seule femme, c'est Moïra qu'il rencontre sur le bateau. Il en avait beaucoup de toutes manières et elles jalonnent le roman. Il ne m'en voudra donc pas.

Ce dernier livre retrace, d'une maniéré librement romancée, la vie de Camus de sa naissance, jusqu'à la libération de Paris.

Je voulais montrer qu'Albert Camus était un Algérien en général et un Algérois en particulier. J'ai voulu montrer le cheminement et la formation intellectuelle de Camus en l'inscrivant dans cet espace. Je trouve très intéressant de montrer ainsi que Camus était un Algérien et seulement cela jusqu'à 25, 26 ans. Un Algérien qui s'est toujours considéré en exil en France. Ceci va à l'encontre de cette espèce de volonté de montrer un Camus très français et très universel selon les intérêts des uns et des autres. Je voulais montrer qu'il était resté, comme je vous l'ai dit, attaché à l'Algérie jusqu'au bout.

Camus va au Brésil en 1949 par bateau. Vous vous engouffrez dans cette brèche historique en réalité pour construire votre roman pendant cette traversée.

Ce voyage existe réellement. Il est relaté dans les « Carnets ». Je le cite en appendice dans mon livre. C'est une période de la vie de Camus, après-guerre (il a été éditorialiste les deux dernières années de la guerre et là il ne l'est plus). Il commence déjà à subir les critiques d'intellectuels de l'époque. L'animosité anti-

camuse est donc bien antérieure à la guerre d'Algérie. Il se sent déjà très attaqué et très mal reçu par le milieu intellectuel français.

Il est accompagné par cette maladie en permanence...Une maladie avec laquelle il vit depuis son jeune âge et vous allez ainsi revenir sur cette jeunesse...

Le décor est Belcourt, la pauvreté, l'année 1913, un père mort à la guerre alors que Camus n'avait que quelques mois. Il y a aussi cette grand-mère tyrannique (qu'on retrouve dans « L'envers et l'endroit » et dans « Le premier homme ») et puis l'oncle Ernest. Cette grand-mère est à la fois la personne qui a tout assumé : le rôle du père et celui d'une mère mutique et donc absente. C'est elle qui représente in fine la morale. Mais c'est un portrait néanmoins contrasté que celui de cette grand-mère. Elle est très méchante voire très violente mais Camus était content d'une certaine manière qu'elle soit là.

Mais c'est le « boucher d'Alger », l'oncle Gustave, marié à la tante de Camus qui va le recueillir et finalement le sauver. Il a été important pour Camus puisqu'il lui a donné un vrai lieu pour lui, des livres et de la viande rouge crue alors qu'il était malade (on pensait à cette époque que le viande rouge crue pouvait soigner la Tuberculose). Le contexte de la colonisation est évidemment là également. On voit que la situation des « arabes » le travaille. On comprend son engagement ensuite pour l'égalité car il vient de là. Il était anticolonialiste d'une certaine manière mémé s'il n'a jamais été indépendantiste. Il avait déjà compris dans les années trente que sans égalité, on allait déboucher sur une catastrophe. Dans les années 50 et lorsqu'on le prend à parti sur la guerre d'Algérie, il a l'impression qu'on nie cet engagement ancien qu'il avait eu dans sa jeunesse. Il en a été beaucoup affecté. Je pense que Camus n'avait pas compris dans les années 50 que l'Histoire avait changé à propos de l'Algérie. Il avait quitté l'Algérie, rappelons-le, pendant une longue période...

ADNANI Hafid, *Salim Bachi*, le 6 Décembre 2014 in : http://adnani.over-blog.com/2014/12/salim-bachi-je-voulais-montrer-un-camus-vivant-et-un-camus-vivant-n-a-pas-conscience-de-son-destin.html, consulté le 26/05/2015.

Table des matières

Dédicaces
Remerciements
Sommaire

Introduction……..08

Chapitre I : **les symptômes de la maladie dans le roman.**

I-1) Le titre prédit le malheur…….16

I-2) L'incipit annonce la maladie……...21

I-3) La clausule redit la maladie. ……...27

Chapitre II : **les perspectives narratologiques.**

II-1) Les voix de la narration…….36

II-2) Temps de la narration…….39

II-3) Un narrateur malade…….42

Chapitre III : **le héros et la maladie : conquérant ou vaincu ?**

III-1) La maladie et ses métaphores…….49

III-2) Lecture et écriture comme thérapeutique pour surmonter la maladie……56

III-3) Le héros malade face au malaise social…….61

CONCLUSION……...65

Bibliographie…….69

Annexes…….....72

Table des matières……77